

Journal

2005

du jeudi 6 janvier 2005 au vendredi 30 décembre 2005

Journal de Jean-François Peyret

www.tf2.re

jeudi 6 janvier 2005

SK : Il s'agit de faire un spectacle court mais qui ne se suffirait pas à lui-même. Spectacle à fragmentations. Dans les salles attenantes des fragments du spectacle, d'autres éclats.

lundi 10 janvier 2005

Des orientations, comment s'orienter là-dedans ? Il y a la question du nihilisme et la littérature qui va avec. *Les Démons*, bien sûr, que je relis en ce moment.

jeudi 17 février 2005

Quelques traits qui commencent à se dessiner, et la conjoncture favorable créée par la bourde de Summers sur le cerveau des femmes mathématiciennes. Trouver des documents là-dessus.

SK pourquoi ? pourquoi évoquer cette figure aujourd'hui ? Je dois avouer que ce sont les hasards de l'existence, des circonstances.

Si j'étais malhonnête, je pourrais dire que c'est le président de Harvard, M. Summers, et sa bourde sur le cerveau des femmes et les mathématiques, sur leur faiblesse innée pour les mathématiques qui m'aurait donné l'idée d'exhumer Sophie K. L'occasion est belle en effet de tendre l'arc entre la Russie de la deuxième moitié du XIX^e siècle et le bel aujourd'hui. Résumons : une femme n'a pas le droit dans cette Russie de faire des études et de fréquenter l'Université ; Sophie va se battre toute sa vie pour faire valoir ses droits à exercer ses talents de mathématicienne ; elle finira par avoir ce poste à l'Université de Stockholm, nomination qui fit sortir Strindberg de ses gonds (cit). De la vieille Russie à l'Amérique d'aujourd'hui, fille aînée de la Science, de Strindberg à Summers, il y a cet increvable discrédit, ce machisme qui ne guette donc pas seulement l'ignorant et le fruste mais qui sommeille aussi dans le patron de la plus grande fabrique de cerveaux de la planète. Intéressant, non ?

Mais ce serait malhonnête (même s'il faut profiter de l'occasion) de justifier notre projet par cette scabreuse actualité. Non, les raisons sont autres et le hasard d'une rencontre fortuite est la cause réelle de notre intérêt pour cette femme, pour notre curiosité théâtrale. Il se trouve qu'on a traduit en français l'an dernier le roman de Sophie *Une Nihiliste* et que la couverture du livre m'intrigua, m'arrêta. Ajoutez que sur la quatrième de couverture, il était rappelé qu'elle avait épousé Kovalevski, naturaliste et traducteur de Darwin, qu'elle-même avait rencontré le père de l'Evolution, et que ça suffisait pour mon bon-

heur. Je faisais à ce moment un spectacle sur Darwin ; la suite était toute trouvée. Sophie était entrée dans ma vie.

Que sa vie soit un roman ou un scénario de cinéma, ou pourquoi pas ? une story pour le théâtre, qu'un théâtre comme le nôtre ait envie de s'emparer d'elle, quoi de plus évident ? Mais même un homme de théâtre que ses compétences n'obligent pas à aller s'aventurer du côté des mathématiques ne peut en rester là et doit au moins affronter le dragon, tenter l'exploit d'en venir aux mains avec l'œuvre mathématique de notre héroïne, quand même la gageure d'y tenter une sortie, que les deux « côtés » du personnage amphibie qu'elle est soient abordés. Sophie eut cette double vie, une vie elliptique, il se peut, dont les deux foyers sont la littérature et les mathématiques. Depuis quelques années notre théâtre s'attache à des figures scientifiques, non pour réconcilier les deux cultures, mais pour interroger avec les moyens d'une littérature ou d'un théâtre cette incroyable activité du cerveau, la production de la connaissance, de la vérité, comment dire cela ? et ce coup-cicette formidable puissance créatrice des mathématiques.

Donc, pour en revenir aux préoccupations de M. Summers, le cerveau de Sophie nous intéresse. Darwin nous avait mis sur la piste de cette réflexion sur le cerveau humain, cet organe qui s'est développé au-delà de toute nécessité adaptative. Pour nous résumer l'évolution n'avait peut-être pas besoin des mathématiques pour s'adapter, et il s'agirait de comprendre pourquoi cette activité s'est développée en nous, pour devenir ce que Musil a appelé la dernière activité somptuaire de la raison pure.

Mais comment s'y prendre ?

On pourrait faire un scénario classique, ou écrire la vie romanesque de SK, ou, pourquoi pas ? imaginer, écrire une pièce traditionnelle. Ce n'est pas ainsi que nous procédons, pour la raison que nous avons des doutes sur la validité de la démarche biographique qui fait la joie des romanciers et des fabricants de téléfilms. Nous avons une autre démarche. Car nous ne voulons pas seulement mettre en fable la vie aventureuse de notre mathématicienne, mais trouver un processus artistique pluriel, pour ne pas dire multimédia.

Il y aurait eu la possibilité de faire une fable continue sur la vie et l'œuvre de SK ; nous ne trouvons pas cette démarche appropriée, celle du récit plus ou moins linéaire avec personnages. Nous ne supposons pas l'unité du sujet SK qui serait préhensible par la représentation.

Mais nous proposons une expérience qui ne suppose pas la prise de Sophie, mais une approche, une attaque.

dimanche 20 février 2005

Ce texte pour les Américains.

Il serait tentant d'attribuer au président de Harvard, Larry Summers, et à sa gaffe récente sur les capacités du cerveau féminin à faire des mathématiques, l'idée de consacrer un spectacle à la mathématicienne russe Sophia Kovalevskaïa. L'occasion est presque trop belle de tendre ainsi l'arc entre la Russie arriérée de la deuxième moitié du XIX^e, entre le combat que Sophie K dut mener pour se faire reconnaître comme mathématicienne et une des plus performantes fabriques de cerveaux de l'Amérique d'aujourd'hui, fille aînée de la Science, pour constater que le fil de l'incroyable sexisme est ininterrompu. Entre les propos, tenus dans une des plus brillantes fabriques de cerveaux d'aujourd'hui, et ceux, par exemple, de Strindberg révolté à l'idée qu'on nomme Sophie, une femme ! à un poste de professeur à l'Université, le chemin parcouru ne semble pas bien grand, comme si le machisme ordinaire n'était pas le fait de l'ignorant et du fruste mais sommeillait aussi dans les esprits éclairés, à croire qu'il serait inné...

Ce serait tentant, mais malhonnête puisque notre rencontre avec SK s'est faite autrement, et beaucoup plus par hasard. Nous étions en effet l'an dernier en train de faire un spectacle sur Darwin lorsque *Une Nihiliste*, le roman de notre mathématicienne parut en français ; sur la quatrième de couverture, n'était-il pas indiqué qu'elle avait épousé le traducteur russe de Darwin, qu'elle avait rencontré l'auteur de *L'Origine des espèces* ? Cela suffisait pour piquer notre curiosité et donner l'envie de faire entrer la mathématicienne-écrivain dans notre petit théâtre.

Que le théâtre, ou le roman ou le cinéma soient tentés de s'emparer de la vie et l'œuvre de cette femme, rien d'étonnant. On dirait qu'elle épouse son époque. De son enfance d'aristocrate russe ébranlée par le nihilisme, de sa fascination pour les idées nouvelles, de son combat pour faire valoir ses droits au savoir à la victoire de son féminisme consacrée par sa chaire en Suède et la reconnaissance de son génie mathématique, en passant par la Commune de Paris, par les relations qu'elle entretint avec les plus grands esprits de son temps, elle n'a pas ménagé sa passion et on regrettera seulement qu'elle soit morte si jeune, et n'ait pas connu la suite de cette Histoire si pleine de bruits et

de fureurs. Après tout, en 1917, elle n'aurait eu que 67 ans. Ainsi ses talents mathématiques ne l'ont pas enfermée dans une tour d'ivoire ; elle était dans le siècle, et voulut s'y inscrire politiquement en luttant pour l'émancipation des femmes, mais littérairement aussi en se choisissant écrivain. Bref, pour revenir aux préoccupations de Larry Summers, le cerveau de Sophie Kovalevskaja nous intéresse.

Il nous intéresse par son caractère amphibie, le côté scientifique et le côté littéraire, et il nous intéresse d'autant plus que notre théâtre, littéraire par vocation, cherche, depuis quelques années et quelques spectacles à être en résonance avec la science et la technique dont il est le contemporain, à s'en faire l'écho poétique, si ce n'est pas prétentieux de le dire. Qu'on me permette d'ajouter que cette démarche est, contrairement à une tradition anglo-saxonne plus riche en ce domaine, assez rare en Europe continentale. Cela signifie aussi que notre intérêt n'est pas seulement historique mais qu'il nous importait aussi d'examiner l'héritage de Sophie et de savoir ce que les scientifiques d'aujourd'hui pouvaient en faire.

Tout ce qui précède explique pourquoi nous avons fait le choix de Sophie. Il faut maintenant dire un mot du comment. Notre démarche n'est délibérément pas imitative, notre esthétique n'est pas une esthétique de la représentation ; nous ne chercherons pas à construire une fable représentative où le personnage de Sophie K. s'incarnerait dans une comédienne bien choisie. Le théâtre ici n'est pas au service de l'illusion biographique : nous avons des doutes, plus que des doutes, sur la validité (artistique ou non) de tout projet biographique, projet d'une intenable maîtrise de la part du biographe qui veut qu'une vie obéisse à un plan, qu'une vie soit de part en part intelligible. Nous ne voulons pas réintroduire sournoisement un déterminisme à qui la science à cette époque est en train de tordre le cou. Nous ne posons pas que la vie de cette femme disparue il y a 125 ans, ni que son œuvre mathématique par nature hors des prises d'un théâtre peu au fait des équations aux dérivées partielles ou des intégrales abéliennes dégénérées nous soient intelligibles et que nous pourrions rapprocher Sophie K de nous ; non, nous chercherons plutôt à nous approcher d'elle. Ce travail théâtral est un travail d'approche par les moyens propres du théâtre (trois comédiennes et un comédien en quête de Sophie K) prolongés par l'apport d'autres pratiques artistiques, comme ceux de la vidéo, de la musique électro-acoustique ou internet. Surtout ce spectacle sera l'occa-

sion d'un commerce entre artistes et scientifiques dont le résultat ne sera pas une conversation académique ou mondaine mais quelque chose de fabriqué en commun : un spectacle.

mardi 1er mars 2005 (Chartreuse)

Robert Oppenheimer : « The scientists have met sin ! » (Les scientifiques ont connu le péché !).

Koyré : « la tragédie de l'esprit moderne qui résolut l'énigme de l'Univers, mais seulement pour la remplacer par une autre : l'énigme de lui-même. » (cité *Chaos et déterminisme* 254)

Le code de Nuremberg (1947) qui donne les limites éthiques des expériences médicales sur les êtres humains : ceux-ci doivent avoir donné librement leur consentement, ils doivent avoir été averti du but et de l'intérêt de l'expérience et doivent en avoir une connaissance détaillée, ils doivent connaître les conséquences possibles pour leur santé et doivent avoir le droit d'arrêter l'expérience à n'importe quel moment, etc. B) Le manifeste Einstein-Russell de 1955. C) Depuis 1957 les conférences annuelles Pugwash sur les armes atomiques (prix Nobel de la paix 1995). D) Le traité de non-prolifération nucléaire (1969). E) Le moratoire d'Asilomar sur les manipulations génétiques (1974). Etc.

Différents fichiers à ouvrir :

-la correspondance Sophie. Pour samedi 5 mars, sur la condition féminine

-Poincaré/Oscar

-le déterminisme et le chaos

Claude Bernard (in *Leçons sur les phénomènes de la vie...* cit *Chaos et déterminisme* p256)

Leibniz : l'âme humaine est un automate spirituel. Déterminisme philosophique : cette doctrine soutient que les phénomènes de l'univers sont rigoureusement déterminés par la série des phénomènes antécédents, inclinations, jugements, pensées, désir, prévalence du plus fort motif, par lesquels l'âme

est entraînée. C'est la négation de la liberté humaine, l'affirmation du fatalisme.

Claude Bernard :

« Ce qui veut dire en d'autres termes que la condition d'un phénomène une fois connue et remplie, le phénomène doit se reproduire toujours et nécessairement à la volonté de l'expérimentateur.(...) La science n'étant que le déterminé et le déterminable, on doit forcément admettre comme axiome que dans des conditions identiques tout phénomène est identique et qu'aussitôt que les conditions ne sont plus les mêmes le phénomène cesse d'être identique. » (*Introduction* p 109)

Poincaré :

« Une cause très petite, qui nous échappe, détermine un effet considérable que nous ne pouvons pas ne pas voir, et alors nous disons que cet effet est dû au hasard. Si nous connaissions exactement les lois de la nature et la situation de l'Univers à l'instant initial, nous pourrions prédire exactement les lois de la nature et la situation de l'Univers à l'instant initial ultérieur. Mais, lors même que les lois naturelles n'auraient plus de secret pour nous, nous ne pourrions connaître la situation initiale qu'approximativement. Si cela nous permet de prévoir la situation ultérieure avec la même approximation, c'est tout ce qu'il nous faut, nous disons que le phénomène a été prévu, qu'il est régi par des lois ; mais il n'en est pas toujours ainsi, il peut arriver que de petites différences dans les conditions initiales en engendrent de très grandes dans les phénomènes finaux ; une petite erreur sur les premières produirait une erreur énorme sur les derniers. La prédiction devient impossible et nous avons le phénomène fortuit. » (*Science et méthode*)

idée de comportement asymptotique

« Deux expériences avec exactement les mêmes conditions initiales et les mêmes conditions limites doivent donner exactement les mêmes résultats ».

« Nous devons envisager l'état de l'Univers comme l'effet de son état antérieur et la cause de ce qui va suivre. Une intelligence qui pour un instant donné

connaîtrait toutes les forces dont la nature est animée et la situation respective des êtres qui la composent, si d'ailleurs elle était assez vaste pour soumettre ces données à l'analyse, embrasserait dans la même formule le mouvement des plus grands corps de l'Univers et ceux du plus léger atome : rien ne serait incertain pour elle, l'avenir comme le passé serait présent à ses yeux. » (Laplace 1814).

La Science expliquera tout. 2) Les religions appartiennent au passé (Auguste Comte). 3) Tout ce qui existe réellement peut être prouvé (je ne crois que ce que je vois). 4) Dieu est une invention de l'homme (Freud, Feuerbach). 5) L'Univers est infini et immuable, il a toujours existé, il existera toujours. 6) L'homme est un animal, c'est à dire de la matière organisée. 7) L'évolution n'est mue que par le hasard (Darwin). 8) La Bible, les miracles sont des légendes (Renan). 9) La finalité n'est qu'une apparence, seul le déterminisme existe réellement.

Les scientifiques se sont heurtés à plusieurs limites de la Science. Les plus célèbres sont :

Le principe d'incertitude (Heisenberg). Le théorème d'incomplétude (Gödel). Les mouvements chaotiques, les attracteurs étranges, la sensibilité aux conditions initiales, l'effet papillon (Henri Poincaré, Gaston Julia, Benoît Mandelbrot, Michel Hénon, E.N. Lorenz). Le temps de Liapounov, le temps de divergence (Ruelle, Takens, Berge, Lighthill). Le paradoxe de la liberté. Les limites de la théorie de l'information.

L'Astronomie, la Mécanique Céleste sont la forteresse du déterminisme, c'est en s'inspirant d'elles que Laplace a pensé et écrit sa définition du déterminisme absolu... et pourtant le temps de divergence des mouvements planétaires n'est pas infini. Il est de l'ordre de 10 à 100 millions d'années seulement (et beaucoup moins pour les astéroïdes). La Mécanique Céleste ne peut pas décider seule de l'origine de la Lune ni de l'évolution à long terme du système solaire.

-Poincaré :1913 sous le titre « Dernières pensées ».

« Mais nous sommes en présence d'un fait ; la science, à tort ou à raison, est déterministe ; partout où elle pénètre elle fait entrer le déterminisme. Tant qu'il ne s'agit que de physique ou même de biologie cela importe peu ; le domaine de la conscience demeure inviolé ; qu'arrivera-t-il le jour où la morale deviendra à son tour objet de science ? Elle s'imprégnera nécessairement de déterminisme et ce sera sans doute sa ruine » (Poincaré, 1913).

« Deux expériences avec exactement les mêmes conditions initiales et les mêmes conditions limites doivent donner exactement les mêmes résultats ».

« Une cause très petite, qui nous échappe, détermine un effet considérable que nous ne pouvons pas ne pas voir, et alors nous disons que cet effet est dû au hasard...Mais, lors même que les lois naturelles n'auraient plus de secret pour nous, nous ne pourrions connaître la situation initiale qu'approximativement. Si cela nous permet de prévoir la situation ultérieure avec la même approximation, c'est tout ce qu'il nous faut, nous dirons que le phénomène a été prévu, qu'il est régi par des lois ; mais il n'en est pas toujours ainsi, il peut arriver que de petites différences dans les conditions initiales en engendrent de très grandes dans les phénomènes finaux... » (Poincaré. 1908a).

Comme exemple de cette sensibilité aux conditions initiales, Henri Poincaré cite la trajectoire des cyclones (presque « l'effet papillon ») et, encore plus frappant, la conception de Napoléon par ses parents...(Poincaré, 1908 b).

A toutes les échelles de la nature (quantique, microscopique, ordinaire, géographique, astronomique, cosmologique) les mouvements chaotiques déstabilisent les éléments individuels (position et vitesse d'une particule) et stabilisent les éléments statistiques correspondants (température, pression) lesquels deviennent les éléments de base de l'échelle supérieure. Les phénomènes sont ainsi emboîtés les uns dans les autres jusqu'aux échelles astronomiques et cosmologiques où l'on utilise la notion de « centre de gravité d'un astre » et l'on étudiera les mouvements de ce centre sans être gêné par tous les courants et mouvements internes de l'astre en question. Le temps de divergence des phénomènes est une fonction très rapidement croissante de l'échelle ; extrêmement court à l'échelle quantique (en accord avec le caractère statistique et probabiliste de la mécanique quantique), il est habituellement de quelques secondes ou quelques minutes pour les écoulements turbulents ordinaires, de

deux semaines pour la météorologie et de plusieurs millions d'années pour les mouvements planétaires du système solaire.

« Le savant n'étudie pas la nature parce que c'est utile, il l'étudie parce qu'il y prend plaisir et il y prend plaisir parce qu'elle est belle.

Si la nature n'était pas belle elle ne vaudrait pas la peine d'être connue, la vie ne vaudrait pas la peine d'être vécue ». (Henri Poincaré, Science et méthode, 1908).

-la mécanique céleste

« Résoudre cette grande question de savoir si la loi de Newton explique à tous les phénomènes astronomiques. » (Poincaré)

-prévoir le mouvement des planètes

-développer des méthodes et des concepts valables pour des systèmes dynamiques newtoniens quelconques dont on ne connaît *a priori* aucune solution.

mercredi 2 mars 2005

Michèle Audin : un peu d'intuition géométrique peut parfois remplacer une grande puissance de calcul.

Côté Amy : le cauchemar laplacien, monde immuablement réglé et étouffant. Ou irrationalisme et de l'obscurantisme. Idéal d'intelligibilité du monde. Le monde est écrit en langage mathématique : calcul par Clairaut du retour de la comète de Halley.

mardi 8 mars 2005

Journée de la femme. Ce qui est plus clair après cette semaine à Villeneuve et la présentation d'hier (conférence de presse). Je suis déjà en train de perdre le fil. Je ne vois encore rien du spectacle : ce que j'ai dit, affirmé lors de la présentation de samedi : c'est une rencontre. Ce n'est pas parce que ce personnage serait intéressant objectivement : le féminisme, les mathématiques (la littérature et la science), la Commune, le nihilisme, etc. Ce qui compte, c'est la rencontre (où tout cela entre). J'ai pensé pour la première fois que c'est comme la décision du peintre de saisir tel motif et pas l'autre. Une question de regard. On sait du premier coup d'œil qu'il va se passer quelque chose. Com-

ment Sophie est entrée dans ma vie. C'est de la vie, pas de l'histoire. Il y a comme ça des personnes qui m'ont ouvert des voies. La connaissance et le vivant. L'important, c'est de faire comprendre qu'on ne sait pas ce qu'on cherche. Il s'agit de vivre quelque chose. Une affaire de séduction aussi. Donc, qu'est-ce qui m'a séduit dans Sophie ? C'est d'abord la couverture du livre, la silhouette sombre de cette femme marchant dans une rue sombre (pleut-il ?) d'un pas décidé, le regard un peu perdu. Cette silhouette, mais aussi le titre (*Une nihiliste*), -je sais bien que j'ai des comptes à régler avec mon propre nihilisme-, et puis sans doute aussi, le nom et le prénom russes. Et après ? Il faudrait que j'en sache plus. Si j'étais obligé de commencer aujourd'hui les répétitions, qu'est-ce que je ferais ? Je commencerais par les souvenirs d'enfance : par les poulets à deux têtes ou les hommes à trois jambes, et la ballon dans la bibliothèque. Ce serait un tantinet psychologique, non ? Tout ce que je déteste, mais, attends, c'est de l'assez émouvante littérature. Donc ça commencerait par la petite fille. Avec du russe ? donc Olga. Le côté « jeux d'enfants ». (voir aussi la note au sujet de D'Arcy Thompson *th et son tr* 109. Faut-il établir un rapport entre les jeux et la toupie ?

La question de tout un chacun : le premier souvenir d'enfance. Et nous nous sommes interrogés sur le fait de savoir quels dégâts avait produit sur elle ce sentiment d'être mal aimée. Ces journées ont un peu éclairci certaines données de la biographie. Est-ce que cela dessine déjà les contours de ce qui pourrait être montré ? Je me demande. Qu'est-ce qu'un portrait de femme ? Et comment ne pas le faire de manière conventionnelle ? Pendant la présentation de samedi, quelqu'un a essayé de me mettre devant mes contradictions : vous dénoncez (sous-entendu on se demande bien pourquoi, au bout du compte) la psychologie mais vous ne parlez que de Sophie, vous l'appellez même Sophie, familièrement, alors quoi ? Il faudrait répopndre que ce n'est pas tant la psychologie que je dénonce que le mimétisme. Nous nous intéressons à un personnage, cela ne signifie pas que nous voulons le représenter ou que quelqu'un s'identifie au personnage. Mais un théâtre qui ne veut pas représenter des personnages (en train d'agir), que fait-il ? Il tente de travailler sur une autre réalité que la fausse unité du sujet qu'une psychologie ordinaire paraît garantir. Un sujet, on y entre comme dans un moulin. Mais pourquoi faire éclater cette réalité qui a rendu quand même de bons et loyaux services : des générations d'humains s'y sont reconnus, non ? Cette notion doit avoir des vertus adaptatives. Simplement elle n'a aucune valeur heuristique. On ne va pas faire

du neuf avec ça ; au fond le théâtre à personnage m'ennuie parce que je n'apprendrais rien sur la vie en le faisant. Mais une comédienne peut avoir envie de jouer ce personnage, être une autre de cette manière-là. Que puis-je y redire ? Si nous ne cherchons pas à représenter Sophie, nous faisons quoi ? Quel intérêt ?

Il y a qu'un théâtre peut être aussi efficace émotionnellement en ne faisant pas semblant, des émotions peuvent être produites avec la même intensité chez le spectateur, et sans avoir à mentir, à être mensonger. C'est cela qui me gêne, le mensonge, faire dire à quelqu'un qui a existé des choses qu'il n'a pas dites. Mais, objectera-t-on, c'est le privilège de la fiction ! En fait, vous n'aimez pas la fiction. Peut-être. Je m'en méfie. Je devrais revenir avec un peu plus de suite dans les idées sur cette question de la méfiance ; c'est mon côté Platon. Je n'aime pas les imitateurs. Ou presque inversement mon côté réaliste. Plus spécifiquement : je me défie de toute entreprise biographique (c'est mon côté Freud). Il est vrai que je n'aime pas beaucoup la fiction, mais c'est pur dépit, c'est que je n'ai pas l'imagination faite pour les fables.

Il y aurait les souvenirs d'enfance (peut-être avec le russe, donc la Russe). L'autre massif : les lettres et le geste de les traduire devant nous. Qu'est-ce qu'on peut faire avec la langue russe ?

Le geste d'un théâtre de mémoire dans la Chartreuse.

jeudi 10 mars 2005

Je reprends aujourd'hui le livre sur les *Variations*. Je n'ai que quelques jours pour mener la chose à bien. Par où commencer ? Par le théâtre de Darwin. Pourquoi j'ai porté Darwin au théâtre. Un rêve éveillé, commandé.

Je quitte Darwin comme un pays dans lequel je sais que la vie ne me laissera pas le temps de revenir. Ce n'est pas sans un certain serrement de cœur.

Le plan du livre (il faut vraiment que je trouve aujourd'hui l'astuce) : dans « brouillon », il y a des choses sur Darwin à récupérer.

Il y a aussi la formule du synopsis qui ne me paraît pas mal. Parce qu'elle peut être assez alerte.

Si on prend le début du chapitre 2 ? d'AP, Darwin est déjà vexatoire, puisqu'il ne majore pas la différence du cerveau de l'homme. Cela signifierait peut-être qu'il faudrait mettre ces remarques à la fin ou en tout cas après le « théâtre ». Tout cela concerne plutôt les *Variations D*. Avec cette idée majeure : un, le cerveau humain s'est développé au-delà des nécessités adaptatives, deux, il

n'y a pas de quoi en faire tout un plat. Darwin nous raclaque toujours. C'est vraiment un vexateur. Ce qui est si spécial à l'homme n'a rien d'exceptionnel. Fin de l'exception humaine.

mercredi 16 mars 2005

LUI : mais pourquoi la science ? Qu'est-ce que ce théâtre qui se mêle de science ?

MOI : ah ! voilà que vous aussi vous me rangez sous l'étiquette « théâtre et science ». Parce que je fabrique mes spectacles en compagnie de quelques savants, vous n'allez pas croire que mon théâtre est scientifique.

LUI : je ne dis pas cela ; mais vous ne pouvez nier que depuis, allez dix ans, vos spectacles ont à faire avec la science. Déjà votre *Faust*, ensuite Turing, puis le travail avec Prochiantz. Prochiantz, c'est bien un scientifique, non ? Et l'évolution, Darwin, ce n'est pas rien. Vous ne pouvez pas vous débiter ainsi.

MOI : Il ne faudrait pas pour autant que vous pensiez que je prétends faire du théâtre scientifique au motif que les sujets traités ont à voir avec de la science et qu'ils sont réalisés avec la participation de savants. La science n'a pas besoin de mon théâtre pour se faire connaître, et c'est autre chose dont il s'agit.

LUI : mais quoi ?

MOI : vous ne me croyez pas lorsque je parle de hasard. Le hasard d'une rencontre ou de plusieurs rencontres ; et vous voilà embarqués. J'ai fait ces rencontres, d'abord celle de JDV

LUI : pas complètement fortuites, ces rencontres. Vous les avez provoquées ; ces savants, vous êtes allé les chercher. Le premier de ces savants vous êtes allé le chercher ; c'est du hasard commandé, quand même.

MOI : c'est vrai. Mais le hasard est plus grand que vous ne pensez. Songez que si je me suis approché des parages de la science, et essentiellement de la biologie, c'est à cause d'un mot qui pourrait paraître ne pas ressortir au vocabulaire de la science : le mot de passion.

LUI : oui, on attendrait plutôt que le mot de raison guide vos premiers pas dans ou vers la science... Que la passion vous ait fait entrer en science (comme on entre en religion) a de quoi étonner.

MOI : donc vous m'accordez le bénéfice du paradoxe. En ce temps-là, je voulais, j'avais en tête une petite série de spectacles autour de la question de l'émotion, de leur expression. Depuis Sartre, cette question m'intriguait philosophiquement

LUI : ça ne nous rajeunit pas

MOI : n'empêche que *L'esquisse d'une théorie des émotions* est un des premiers livres que j'ai tenté de lire philosophiquement, si je puis dire.

LUI : d'accord, mais au moment du *Traité des passions*, tout ça est bien loin

MOI : oui, on est trente ans après ! donc, il y a une dizaine d'années. J'étais à un moment crucial de mon travail théâtral. Je me demandais même s'il fallait continuer, quel sens cette entreprise avait pour moi (je ne parle même pas du sens qu'elle pouvait avoir pour les autres, pour la société). Le théâtre, je veux dire, le fait de pratiquer le théâtre m'avait tiré de mon sommeil dogmatique, de mon marxisme paresseux et inerte, en m'obligeant à *faire* quelque chose, et faire c'est très différent de dire.

LUI : on n'a pas toujours dit ça.

MOI : Je vois ce que vous voulez... dire. Mais je persiste et signe : dire n'est pas faire (pas forcément) et faire peut aller sans dire. Enfin je ne veux pas pinailler là-dessus. Toujours est-il que je me demandais ce qu'était une émotion de théâtre, celle que l'on pouvait créer chez le spectateur, celle de l'acteur. Questionnement qui portait sur la nature de ces émotions : les émotions tragiques classiques, la terreur et la pitié me paraissaient hors d'atteinte pour le théâtre ; pour le comique, plus facile : le rire reste le rire même si il en existe tout une gamme. Et encore. Il y a une certaine intransitivité de l'émotion. J'entendis même parler de l'émotion de théâtre.

LUI : quoi ? Quelque chose comme le médium est le message, le théâtre est l'émotion.

MOI : C'est peut-être le fait d'être au théâtre qui constitue l'émotion. Je ne suis pas loin de penser cela. Une autre façon de dire le théâtre est le théâtre. Ou l'émotion de théâtre s'est constituée en émotion spécifique.

LUI : bref, vous voulez dire que c'est le théâtre qui est émouvant.

MOI : en tant que tel, oui. C'est à peu près ça. En tout cas, il y a une dizaine d'années, je m'interrogeais, donc je doutais, je remettais tout à zéro...

LUI : donc, rien d'étonnant que vous soyez tombé sur Descartes

MOI : à plus d'un titre, oui, comme nous verrons peut-être. C'est vrai j'étais comme devant une refondation nécessaire. Qu'est-ce qu'une émotion ? Qu'est-ce que l'expression d'une émotion ? Et au théâtre, pour le comédien, qu'est-ce qu'exprimer une émotion qu'on ne ressent pas, et quant au spectateur, qu'éprouve-t-il sachant que l'émotion qui est exprimée devant lui est feinte ?

LUI : drôle de trafic

MOI : oui, c'est à se demander ce que serait une expression authentique. Toute expression serait feinte, ou du moins apprise, ou du moins jouée. En tout cas, dans le *Traité des passions*, Descartes nous conseille d'en jouer (comme au théâtre du reste) ; c'est donc possible.

LUI : c'est paradoxal. Puisqu'aussi bien, l'émotion est aussi la plus déterminée par la physiologie. Une émotion, ça ne se commande pas ; la chimie nous oblige d'y obéir ; il est difficile de régir ses émotions et/ou ses passions.

MOI : Descartes vous dira qu'on peut les traiter

LUI : et Racine, je prends cet exemple

MOI : il n'est pas innocent

LUI : qu'elles sont intraitables

MOI : pour faire court, ces réflexions expliquent comment je suis tombé sur la *Biologie des passions*

LUI : et tombé dans la science.

MOI : surtout, tombé sur Jean-Didier Vincent. Mon rapport à la science, le rapport de mon théâtre à la science, pour répondre à votre première question, n'est pas de l'ordre d'un programme délibéré, d'un projet à accomplir, toutes affaires cessantes. En fait, j'ai été surpris. Ce fut un hasard plus qu'une nécessité.

LUI : sous les passions, la science !

MOI : quelque chose comme ça, oui. Ceci me permet de répondre à Darwin. Je ne sais pas si c'est le moment d'en parler. Darwin sur le tard déplore d'avoir laissé dépérir la partie de son cerveau sensible à la poésie ou à la musique au profit de la science. On pourrait symétriquement regretter chez un littéraire et un artiste l'atrophie par manque d'exercice du cerveau scientifique.

LUI : est-ce seulement le manque d'exercice ?

MOI : a-t-on ou non la bosse des maths, c'est ça que vous voulez dire ? Je ne saurais trancher. Il est certain que dans mon inclinaison vers ou pour la science entre une part de dépit, de frustration, de ressentiment

LUI : des passions tristes !

MOI : je ne dis pas le contraire, mais des passions que je n'éprouvais pas dans le temps, l'esprit de finesse me suffisant sans doute. Maintenant je vis plus mal d'être ainsi interdit de science (par mon fait ou par ma nature, qu'importe). Puisqu'après tout je suis un animal raisonnable, que le bon sens, c'est-à-dire la raison, est la chose du monde la mieux partagée, pourquoi tous ces

pans de pensée humaine (donc du plaisir en perspective) me sont fermés. Cela joue son rôle dans cette histoire ; l'idée d'aller y voir quand même, oui, il y a de ça.

LUI : une vengeance ?

MOI : il y a une Schadenfreude dans mon entreprise, je ne dis pas le contraire, l'idée de montrer la vanité de tout, même de la vérité. Mais là, il faudrait que je parle de mon nihilisme ou de mon rapport au nihilisme. Ce serait trop long d'en faire état ici. Le théâtre serait peut-être le moyen, chez moi, que la littérature a de prendre sa revanche sur la science. J'ai souvent dit que je voulais considérer la science ou certains discours scientifique comme une branche de la littérature fantastique.

LUI : un peu facile, et sommaire. Quand Borgès dit que la philosophie est une branche de la littérature fantastique, c'est déjà plus pertinent.

MOI : d'accord. Il y a quand même le désir de littériser certains effets des discours de la science. Je formule cela très mal, mais mon idée de derrière est peut-être de tout faire passer (notamment ce que je puis capter de la science) dans la sensibilité littéraire, et probablement nihiliste. Faire tout tomber dans le vide du plateau. Les grands transcendants sont morts, Dieu, la Nature, l'Histoire, le Sujet, mais la Vérité aussi, la Science aussi. En tout cas il ne faut pas faire de la science un nouveau transcendantal.

LUI : vous ne seriez pas un rationaliste conséquent ?

MOI : je ne sais pas ce que ça veut dire. Il y a le côté grandiose de la Science avec une S majuscule, l'aventure de la Raison, et qui m'impressionne ou qui m'effraie (j'y reviendrai si vous voulez), le sublime en somme qui correspond en fait à la génialité des savants, mais aussi de l'autre côté, l'exercice d'humilité qu'est aussi l'activité scientifique. Autrement dit, pour répondre à votre question sur le rationalisme, la connaissance m'intéresse davantage que la croyance. Même formulé de la sorte : je préfère que l'homme tente de se connaître plutôt qu'il n'en finisse pas de se croire.

LUI : c'est la science instrument de combat contre l'illusion, l'erreur, toute croyance ?

MOI : à condition qu'elle ne devienne pas un objet de croyance ou une transcendance. Je ne suis pas positiviste, pas l'arrière petit-fils de Comte.

LUI : plutôt celui de Combes ?

MOI : volontiers. Mais ce n'est peut-être pas la question. Pour revenir à notre propos, je veux simplement marquer que mon recours à la science (et je suis

bien conscient du caractère bien trop massif de l'expression ; je devrais plutôt dire que j'appelle quelques bribes de science à mon secours, à ma rescousse pour pouvoir faire ce que j'ai à faire) ce n'est pas pour mettre, de manière exaltée, positive, la vérité de mon côté, c'est plutôt par modestie.

LUI : je ne comprends pas.

MOI : moi non plus, je ne comprends pas très bien. Plutôt que modestie, je devrais parler de patience ; j'aime la patience de la science (je vois travailler mes amis scientifiques, comme on les appelle) et je déteste l'impatience de l'idéologie et de la croyance. Voilà.

LUI : la science n'est pas le signe de la noblesse de l'esprit et de la dignité de l'homme ?

MOI : grands mots. Non, je crois que ce qui m'intéresse dans la science, c'est son caractère vexatoire.

LUI : vous pensez au texte de Freud sur les trois vexations infligées à l'orgueil humain : Galilée, Darwin (tiens, tiens), Freud lui-même.

MOI : Oui, mais ça ne m'a pas amené à Darwin d'un coup, ou du premier coup. Mais je suis intéressé par tous les discours qui mettent ou remettent l'homme à sa place...

mercredi 23 mars 2005

-Anatomie du singe. L'anatomie fait abstraction de la dignité théologique de son objet.

Anthropologie tragique < Pascal (61)

Lorsque j'étais très petit garçon, encore à l'externat, ou même plus tôt, j'ai agi cruellement en battant un chiot. Je crois que c'était simplement pour jouir du sentiment de ma puissance, mais je n'ai pas dû taper très fort, car le chiot ne hurla pas, ce dont je suis sûr car cela se passait près de la maison. Cet acte pèse lourdement sur ma conscience, comme l'indique la précision de mon souvenir quant à l'endroit où le crime fut commis. Il m'est probablement d'autant plus pénible que j'avais déjà, et que j'ai longtemps eu, une passion pour les chiens. Ceux-ci devaient d'ailleurs le savoir, car j'essayais de détourner à mon profit l'affection qu'ils portaient à leur maître.

La double citoyenneté au royaume de la Nature et à celui de la Grâce.

-Oui, tu as raison : il n'y a peut-être jamais eu d'humanité ; peut-être ne sommes-nous déjà plus des hommes.

Devenir machine de l'homme ou devenir humain de la machine ?

- L'homme n'est pas la grande finalité secrète de la création ; il a tort de se croire la grande pensée de derrière la tête de l'évolution animale. (Nietzsche *L'Antéchrist* ibid. 79)

-Où finit la nature, où commence la culture quand je suis devant mon steak ? Ou quand je pense à Blanchette, ma vache préférée ? Et si je suis végétarien, est-ce vraiment plus simple ?

-L'homme dans son arrogance se croit une grande oeuvre digne de l'intervention d'un dieu. Il est plus humble et je pense plus vrai de le considérer comme créé à partir des animaux[1]. »

H à qui la parenté corporelle avec l'animal reste insondable, à peine imaginable. (27)

-Personne n'est plus convaincu que moi de l'immensité du gouffre qui sépare l'homme civilisé des bêtes (...) le fait de savoir que l'homme, en substance et en structure, ne fait qu'un avec les bêtes n'amenuisera pas notre respect pour la noblesse de l'humanité. » T.H. Huxley, *Evidence as to Man's Place in Nature*, éd. Williams and Norgate, Londres, 1863, chap. 2.

-la Rime en 1940 [3]: Cependant les savants inventent le radium, découvrent l'hélium, l'iridium, le sélénium. Et la vie et l'histoire broient les hommes dans des creusets modernes et barbares. Nous sommes en 1940. J'élève la voix et je dis qu'il n'est pas vrai qu'il n'est point de rime nouvelle quand il est un monde nouveau. Qui a fait entrer encore dans le vers français le langage de la tsf ou celui des géométries non euclidiennes ?

Utiliser Montaigne et « les chétives armes de la raison ». «Considérons donc pour cette heure l'homme seul, sans secours étranger, armé seulement de ses armes, et dépourvu de la grâce et connaissance divine. » (427)

mardi 22 mars 2005

Les blocs de dramaturgie :

-le bloc enfance. L'enfant mal aimé ; à quoi il joue (elle joue) ; l'éveil à quelque chose (la littérature ?) ; le sentiment d'être douée en math ?

-le bloc politique : le nihilisme (la dramaturgie Netchaïev) ; la Commune.

-le bloc féminin

lundi 28 mars 2005

Ce que je peux rajouter sur la prose du monde. Mon hégélianisme : la prose du monde, c'est le droit, dit à peu près Hegel. La nature serait désenchantée dès lors qu'on parle des lois de la nature, qu'elle est régie par des lois.

mercredi 6 avril 2005 (La Roque)

<Lakoff/Nunez

(2) there is no way to know whether theorems proved by human mathematicians have any objective truth, external to human beings or any other beings.

Science alone can neither prove or disprove the existence of a Platonic mathematics, just as it cannot prove or disprove the existence of a God.

(3) what human mathematics is...

cognitive science –the interdisciplinary study of mind, brain and their relation : what is the nature of the only mathematics that human beings know or can know ?

human mathematics is mathematics

Wigner : « the unreasonable effectiveness of mathematics in the natural sciences »

Est-ce que les mathématiques existent dans la structure de l'univers physique ?

(5) metaphorical thought : human beings conceptualize abstract concepts in concrete terms, using ideas and modes of reasoning grounded in the sensory-motor system. Conceptual metaphor.

Mathématiques comme aventure de l'imagination.

(19) all human beings, regardless of culture or education, can instantly tell at a glance whether there are one, two, or three objects before them. Subitizing. Inborn ?

(23) et les animaux ? Symbolic numerical abilities involved in the inferior parietal cortex.

(27) la plus grande partie de notre pensée est inconsciente. Inaccessible à une introspection consciente.

TROIS MOINS 1 EGALE DEUX ; THREE MINUS ONE EQUALS TWO.

(34) neural motor-control programs :

- readiness
- starting up
- the main process

- possible interruption and resumption
- iteration or continuing
- purpose
- completion
- final state

jeudi 7 avril 2005

Une dramaturgie qui ne manque pas de toupie.

La question de l'approche axiomatique des mathématiques. Lien de la théorie axiomatique avec la théorie des essences.

John swam and swam and swam...

(157) the idea of iterated action is being used in various syntactic forms to express the idea of continuous action. Indefinite continuous processes are iterative processes.

Continuité et répétition.

(251) ignoring certain differences is absolutely vital to mathematics

(344) what are observed empirically are regularities in the universe

(346) the only mathematics we can know is the mathematics that our bodies and brains allow us to know. (...)As a theory of the only mathematics we know or can know, it is a theory of what mathematics is –what it really is.

Empirisme triomphant

(347)Not axioms and proofs

But image schemas, aspectual concepts, basic-level concepts, semantic frames, conceptual metaphors, conceptual blends

Séance LS/MS/JFP

-matériaux

-lettres de SK (les 88)

-lettres de SK à Mittag-Leffler

-lettre de SK à Poincaré (NO NAME)

-lettres de Weierstrass

-correspondance Poincaré/Mittag-Leffler

vendredi 8 avril 2005

un monde infirme

Choses à faire : trouver traducteur de russe ; Jean-Louis Backès
 Importation Marion :

Jeudi 7 avril 2005

Jean-François, Luc, Marion
 Périgord

MATÉRIAUX LETTRES

Lettres de Sophie :

- 88 lettres russes (en russe // résumé Joan Spicci en anglais)
- 1/ des matériaux, à traduire, Backès ?
- 2/ Un geste, traduire – une langue, le russe

Demander à Olga de choisir certaines lettres, auxquelles elle est sensible, comme comédienne aussi

[chercher le personnage à partir de sa parole – et qu'est-ce que ça fait quand ça passe dans d'autres corps que le sien ?]

- Lettres Détraz (*Biographie* de A-Ch.Leffler) (parmi les 88)
- Lettre de SK à Weierstrass (en allemand) analysée par Reinhard Bölling (« A Reading from a burned letter » photocopie)
- SK/Mittag-Leffler, photocopies Détraz en français (+ celles de l'Institut Mittag-Leffler à Stockholm) + quelques-unes en allemand (Luc, notes de bas de page de Bölling)
- SK/Poincaré (2)

Autres lettres :

- les deux lettres de Dostolevski
- Poincaré/Mittag-Leffler
- Poincaré/Hermite
- Hermite/Mittag-Leffler

MAT É RIAUX LITTÉRAIRES :

- Souvenirs d'enfance*
- (bio Charlotte)
- The Struggle for Happiness*
- Une Nihiliste* articulé avec :
 - Les Démons*

-Pères et fils

-Le Cheval blême

-L’Affaire Netchaiev (Vera Zassoulitch)

-Chants de Maldoror

-Musil : *L’homme mathématique*

MATÉRIAUX SCIENTIFIQUES

-articles de Sophie

-texte sur la toupie (Steels)<Dullin-Richter

-sur les anneaux de Saturne (ibid) (*Il pleut des planètes*)

-l’erreur de Poincaré (prix Oscar)

-Audin : « Intégrable pas intégrable »

-orbites hip-hop

MATÉRIAUX THÉORICO-PHILOSOPHIQUES

-Poincaré (passim)

-During

-déterminisme et chaos :

-Dahan

-Kojève

-Trinh Xan Thuan *Le Chaos et l’harmonie*

-continu/discontinu :

-Nunez

DRAMATURGIE TOUPIE

(*le spectacle commence – Markeas au piano, à l’extérieur, les trompettes de la cour retentissent)

Un principe d’organisation. Dynamique de la toupie

Un seul tour ? Plusieurs tours ?

On lance les choses, ça s’emballe, machine à laver, et puis ça se détraque.

On relance la toupie, gymnastique entre les différents lieux, ça repart.

Effet de toupie, si ça tourne entre plusieurs lieux, quand on repasse au lieu A, on en est à la même chose, mais qui a évolué un peu

(Ex. : Poincaré : est-ce que tout le monde comprend les mathématiques ?, ou Pourquoi fait-on des erreurs ?)

Sur le plateau, pendant un certain temps, Graham et Alexandros seul sur le plateau, les filles à l'extérieur le plus longtemps possible

Au moins trois lieux extérieurs (en image)

Et puis diffusion d'images pré-enregistrées aussi, une fois qu'on a lancé le principe, on le casse

(*Principe du faux orage)

-Ou ne la lancer qu'une seule fois, filmer une toupie au ralenti, que ça dure le temps du spectacle

On peut se parler d'un espace à l'autre (l'idée de correspondance peut se jouer comme ça)

Correspondance, une partie du travail scientifique, grands moments d'échange et de pensée scientifique

Mais indépendamment de cet intérêt historique, la correspondance présente aussi un intérêt formel : la lettre, c'est un éclat de pensée.

Si on avait devant nous toute la correspondance de SK, on pourrait passer d'une lettre enflammée à sa sœur à une lettre scientifique à Poincaré, on passe de l'une à l'autre, toupie

BLOCS

Identifier quelques-uns de ces blocs qui pourraient revenir

(deux classements : thématique / formel ; deux approches différentes à croiser)

Et en même temps que la collection de matériaux, sans doute faudrait-il penser à ce qui peut faire des commencements

Ces blocs pourraient être liés aux lieux, théâtre de la mémoire, quand on passe dans tel lieu, c'est l'enfance par exemple – et puis ça se détraque

Est-ce que ça veut dire que chaque comédienne fait plus circuler un thème qu'un autre

Ou bien ce sont les lieux qui décident

Quelque chose d'un système chaotique : à partir d'une différence minimale, divergence de trajectoires énorme.

- Bloc épistolaire (une lettre est toujours écrite au présent, quelque chose d'immédiatement performatif, comme au théâtre)
- Poincaré (texte théorique n'a pas le même statut qu'une lettre)
- Le bloc de fiction – quelle est la place de la littérature là-dedans ? (*Une Nihiliste, Souvenirs d'enfance*)

Remarque : sans doute le spectacle sera-t-il plus centré sur SK que ce qu'on croit. Notre instrument de connaissance formel, c'est elle ; ça doit passer par elle. C'est important de se dire qu'il ne faut pas tout mettre à plat devant nous à égalité, politique, nihilisme, mathématiques.... On repasse par SK, ce qu'elle a effleuré.

Le mouvement de la toupie, c'est elle qui en détermine les conditions initiales. (Par exemple sur le nihilisme, avoir une thèse : pourquoi elle ne veut pas être une nihiliste ; on ne part pas sur l'ensemble des *Démons* de Dostoïevski)

Et les trois femmes rendent crédible ce mouvement : elles sont une forme de x – c'est d'une plasticité totale

Il faut jouer le jeu : on s'est mis d'accord pour se dire qu'elle nous intéressait un petit moment

C'est un code important pour le spectateur que d'avoir une règle du jeu assez précise : la toupie Kovalevskaja. Elle passe par tout ça, elle fait tourner tout ça. Le lancement de la toupie, c'est SK.

Un portrait énigmatique, tournoyant. Et à travers elle, des questions.

Elle s'est intéressée à la littérature, par là au nihilisme – la question du terrorisme existe encore pour nous

1- Le cerveau de Sophie,

la mort de Sophie ; geste de l'autopsie (lettre Hermite)

la planche elle-même

Mittag-Leffler oraison funèbre

Journaux font état de la mort d'une « nihiliste » (même si...)

> masculin/féminin ; une femme peut-elle ?

2- Masculin/féminin

Qu'est-ce que la science nous dit de la différence homme/femme ?

Polémique Summers / Pinker

Godard

Une femme est une femme

Masculin féminin

3- Son rapport aux mathématiques : imaginaire mathématique – philosophie des mathématiques

intuition mathématique

limites

erreur (pourquoi se trompe-t-on ?)

Poincaré

4- Son travail mathématique

*toupie (Quel est le texte de la toupie ? Qu'est-ce qu'on garde comme texte ?

Luc reprend)

*Cauchy-Kovalevski

*La constante K

*Analyse (du côté de Weierstrass)

*Les anneaux de Saturne

Les textes de Sophie elle-même (*Acta Mathematica*)

Lettres aux scientifiques

Parole des scientifiques (et la référence pour la toupie serait la parole de Holger – entendue en anglais /retranscrite en français + film ?)

5- Chaos & Déterminisme

Calculable, intégrable, prédictible ? (rêve du tout calculable)

Laplace

6- Inscription dans le politique - Nihilisme ?

engagement et retrait – mais de l'intérieur. Résistance

pourquoi elle n'est pas du côté du terrorisme ?

l'auto-destruction du nihilisme (elle ne va pas au bagne)

(Dostoïevski n'est pas du côté des Nihilistes)

rêve de littérature, de maths, quelque chose de plus bourgeois – mais pour le peuple

place des femmes à l'Université, autonomie

7- La Commune de Paris (et son échec)

Éducation des filles

8- Une vie –

A/

sororité

vraie sœur

faux frère

le cousin à la fin (qui porte le nom de son premier mari)

sa fille porte le même prénom qu'elle

A-Ch. Leffler, sœur de Mittag-Leffler

B/

Struggle for happiness

*La langue – ça va du russe langue maternelle à l'anglais scientifique d'aujourd'hui

samedi 9 avril 2005

« Au lieu de suivre une marche linéaire, son esprit rayonnait au centre de la question qu'il étudiait vers la périphérie. De là vient que dans l'enseignement et même dans la conversation ordinaire, il était souvent difficile à suivre et parfois même obscur. Qu'il exposât une théorie scientifique, ou qu'il contât une anecdote, il ne commençait presque jamais par le commencement. Mais *ex abrupto*, il lançait en avant le fait saillant, l'événement caractéristique, ou le personnage central, personnage qu'il n'avait point même pris le temps d'introduire et dont parfois son interlocuteur ignorait jusqu'au nom. » (Pierre Boutroux cité During 8)

POINCARÉ : une géométrie ne peut pas être plus vraie qu'une autre ; elle peut être seulement *plus commode*.

Intégrable ou pas

-un système intégrable est un système dont les trajectoires présentent cette propriété de linéarité, au sens où toutes les solutions, dans l'espace de phases, sont dessinées sur des tores contenus dans cet espace de phases.

(6)

-dans cet anneau, la trajectoire s'enroule régulièrement (2)

-les trajectoires, le mouvement que nous voyons, ce sont les solutions de ces équations différentielles.

mercredi 13 avril 2005

Le dépit à l'égard des mathématiques et la jalousie du plaisir intellectuel que les mathématiciens doivent prendre. Mais aussi le refuge qu'elles repré-

sentent. Moi qui ne suis plus beaucoup du monde, j'aimerais pouvoir enfermer ma tête là-dedans, ne serait-ce que pour ne pas m'ennuyer.

Enfance : la petite fille au ballon. Voir Frantisek Kupka (1908)

samedi 16 avril 2005

Tirer parti du fait que SK a voulu écrire la biographie romancée de Tchernichevski.

Ecrire la suite de son autobiographie : lettre du 29 septembre 1890.

Réflexions adressées au scénographe:

1-d'abord il y a ce piano.

-sa présence pendant tout le spectacle m'ennuie, d'autant que je ne sais pas encore si la collaboration Markeas / Valentine est si prometteuse que ça. S'il est là au début, est-ce qu'il peut sortir ? Si le pianiste joue, il faudrait que les comédiens (-ennes) puissent venir écouter tranquillement le pianiste jouer (et, par exemple, l'électronique –musique enregistrée- vient prendre le relais). Ou le piano est ailleurs, dans la loge principale ou dans le cloître(?), et il n'y a qu'un clavier-midi sur le plateau...

-sa couleur : je me demande si le blanc, ce n'est pas trop (ou inutile, ridicule, etc.) Le couvercle, est-ce vraiment un endroit intéressant de projection pour l'image ?

2-la scène du Tinel proprement dite. Un refuge parce que dehors les intempéries menacent ; une super-coulisse, mais avec les régies à vue.

-studio de musique, soit, quand il y a piano.

-studio d'enregistrement video : peut-être sur le mur à cour, écran bleu pour incrustation. Les comédiens jouent devant et passent, en temps réel, sur les écrans avec incrustations. Ou décalage.

mais aussi :

-c'est une espèce de loge (loge costume aussi bien) où les comédiens attendent avant d'aller jouer dehors ; répètent des bouts de textes. Il peut y avoir les mêmes accessoires que dehors : fauteuils en osier, samovar, ou ce qu'on veut. L'idée, c'est qu'en Avignon, le vrai théâtre, celui qu'on joue, c'est dehors. L'idée, c'est que sur le plateau du Tinel tout est quasi off. Tout le

monde, y compris nous, peut s'y trouver en non-jeu (qui en est un évidemment pour les comédiens professionnels, mais il y a aussi le reste du personnel qui vaque à ses trucs, fait ce qu'il veut, regarde la télé, je ne sais pas. Mais que le spectateur ne sache pas tout de suite qui joue et qui ne joue pas, quand quelqu'un joue et quand il ne joue pas.

-c'est une espèce de refuge ; on y rentre des tas de choses parce que l'orage menace.

3-les écrans

-sur quoi on fait les projections, sachant qu'on peut avoir plusieurs images simultanées.

-idée intéressantes de jouer la simplicité (pas qqch de trop chichiteux) et un certain confort de lecture : peut-être quelque chose le moins décoratif ou significatif possible.

-est-ce qu'on utilise l'écran du fond pour avoir pleine image ? Il peut faire tableau noir (pour les mathématiques).

dimanche 17 avril 2005

Reste le problème des extérieurs :

-faut-il créer des scènes (une ou deux) bien identifiables, comme un théâtre en plein air (ça peut être aussi un autre intérieur) et « décorées » ; une espèce de scène de théâtre, mais les spectateurs ne sont pas là. Il y a de nouveau le bois de bouleaux, etc.

-ou jouer la mobilité. Les comédiennes suivies par l'équipe qui les filme (idée qu'il n'y a justement pas de scène).

Réponse : *j'essaie de faire une petite maquette pour demain, qu'on ait au moins les dimensions du Tinel sous l'oeil.*

Très vite - je tiens toujours à l'idée du "Tchekov à laquelle vous avez échappé"; c.à.d. petit décor + costumes convenus filmé au préalable s/ le plateau du Tinel (avec faux public qui rit et pleure).le même fonctionnement, en somme, que la re-transmission du "Dr Zhivago" dans le film de Nanni Moretti.

Ca peut se réduire à qqs meubles en rotin blanc, le samovar et la toile peinte du forêt de bouleaux.

Tous ces éléments peuvent ensuite se re-voir dans les extérieurs comme on veut. Je ne pense pas qu'il faille craindre le côté didactique ou brechtien de la chose - c'est pour rire, c'est tout.

Le plateau comme régie d'un film qui est tourné qq part à l'extérieur (dont peut-être on ne voit rien pendant un moment), puis comme refuge pour un peu tout le monde, très bien.

Le piano - je ne sais. En tout cas, une fois sur le plateau, il ne peut plus sortir. Plutôt noir. (le couvercle ne sert à rien).

Quant aux écrans de diffusion dans la salle, j'essaie des solutions très simples que j'apporterai demain si poss.

Pas d'effets d'installation post-Beaubourg ou quoi que ce soit d'autre. Lisibilité Je ne connais pas bien les effets possibles d'incruster s/ fond bleu en vidéo, mais on peut très bien avoir un grand fond si on veut.

Il y aura forcément un moment où l'on voudra projeter s/ l'écran de la salle de la cabine régie.

Mobilité. Jeunes comédiennes. Qqs cardinaux surpris dans une des cellules par la caméra, scandale. Mathématiques à la bougie.

Bon, à demain. NR

lundi 18 avril 2005

Réunion Chaillot ce matin. Ce qui en ressort : complication vidéo.

-Wladimir : je me suis mis à étudier parce que mon ignorance me faisait honte devant ma femme.

-le 4 avril 1866 Karakosov tire sur le tsar. Alors qu'il vient de manquer sa cible, il se retourne vers les gendarmes qui l'empoignent :

—idiots, je l'ai fait pour vous.

Le tsar s'approche :

—pourquoi m'as-tu frappé ?

—quelle liberté as-tu donnée à tes paysans ? (Braibant 52)

mardi 19 avril 2005

Matériaux scientifiques :

-l'erreur (en mathématiques). La science nous attire vers la généralité, c'est-à-dire aussi vers le présent. Poincaré ; l'erreur de SK ; l'erreur de Laurent...

-les limites : Emile Du Bois Reymond

-l'espace et le temps

-le hasard et le déterminisme

-la toupie

Une réflexion sur les formes a priori

samedi 23 avril 2005

Agnès :

Sophie K. webcamée

rêverie réseau

Que regardez-vous ?

C'est une question que pose le théâtre de Jean-François Peyret. Une question que je me pose chaque jour, là, assise devant mon écran d'ordinateur. Et si derrière cet écran, il y avait essentiellement ce que le metteur en scène, qui ne montera pas *Les trois sœurs*, nomme le vivant ? Et si nous pouvions un instant oublier l'image et ses représentations ? Interroger le réseau internet pour ce qu'il est : un flux de données ininterrompu.

« Sophie K. webcamée » se propose de regarder l'objet théâtral en cours, et d'être une captation du réel. Du Théâtre National de Chaillot, à la Chartreuse de Villeneuve lez Avignon, les artistes cherchent, pensent et écrivent l'histoire d'un théâtre actuel. Notre webcam les observe de jardin à cour, dit-on. Et hors de cette architecture déclarée et connue, la Tour Eiffel s'illumine, les touristes se promènent, le soleil se couche et se lève d'Ouest en Est. Notre webcam observe ce vivant là aussi, ce hors scène.

Avez-vous une webcam ?

Oui. Avez-vous une webcam ? Avez-vous déjà traversé l'expérience de la rencontre avec l'autre désigné ? avez-vous déjà croisé le regard de l'autre, l'internaute, sur votre visage, votre intime, cette place du privé ? le souhaitez-vous ? avez-vous envie d'être ce nouveau spectateur visible et réel ? désirez-vous partager cette expérience du regard ?

Sophie K. webcamée est une proposition de vues sur le passager du web. De l'internaute averti au surfeur entré là par hasard, l'autre se montre, se dévoile et écrit l'histoire d'une nouvelle pratique, de ces usages encore très communautaires dont nous avons envie de vous parler.

Le salon de Sophie

Nous avons souhaité déposer cette proposition dans un lieu réel et ouvert au public. Le Centre Culturel Suédois ouvre ses portes au projet pendant toute la période des répétitions. Un geste politique, qui souligne cette volonté historique d'un pays qui ouvra la première chaire de mathématique à une femme, une scientifique, Sophie. Car le cerveau des femmes, cher L. Summers a été et restera tout autant capable d'exprimer une pensée scientifique que le cerveau des hommes.

La bibliothèque du Centre Culturel Suédois sera votre salon, celui de Sophie K. Nous vous y déposerons un ordinateur, une webcam, et quotidiennement toutes les traces écrites de ce travail théâtral, les partitions, les lettres de Sophie, ce matériau littéraire et scientifique qui chaque jour nourrit la pensée du plateau. Et aussi nous n'oublierons pas cette forêt de bouleaux, celle des trois sœurs, celle qui sera l'unique trace de notre vieux théâtre sur le plateau du Cas de Sophie K.

mardi 26 avril 2005 (La Roque)

Qu'est-ce qu'il y a de vraiment intéressant à raconter à partir ou avec ce personnage ? Je n'en sais plus rien à l'heure qu'il est. Je ne sais pas du tout par où attaquer. La tentation, c'est de traîner encore un peu, d'aller relever les mails, téléphoner, etc.

La première idée qui me vient, c'est qu'à l'intérieur, sur le plateau, il faudrait partir de la musique et de la mathématique. La vie romanesque de SK, c'est dehors.

Il faudrait donner l'imagination de la toupie. Qu'est-ce que c'est que penser à cela du matin au soir ?

—oui, mais toi, tu penses à un objet, à un mouvement que tu essayes de visualiser ; pour elle, l'élève de Weierstrass, c'est des équations.

—qu'est-ce que les *nice functions* ?

—on ne peut pas prévoir l'avenir.

Je crois qu'il faut partir de ce que les mathématiciens allemands appellent « la sirène mathématique » comme SK le rappelle, c'est-à-dire la rotation d'un

corps solide autour d'un point fixe. Pourquoi avait-elle toujours été attirée par ce problème ?

Il faudrait que j'arrive à faire quelque chose des équations différentielles.

-Ce remarquable travail contient la découverte d'un cas nouveau dans lequel on peut intégrer les équations différentielles du mouvement d'un corps pesant, fixé par un de ses points.

Allez, deux citations :

One of the most comprehensive engagements with the question of why Kovalevskaia had chosen to become a mathematician was presented by the neurologist, Paul Julius Möbius. Nowadays, Möbius is perhaps best remembered for his notorious *On the Physiological Feeble-mindedness of Woman* (1900), but in his own time he was a recognised authority in his field. Sigmund Freud in 1909 included him in the initiators of 'modern history of psychotherapy' and the influential psychiatrist, Emil Kraepelin, placed him into his biographical collection of important German psychiatrists.[29] According to Möbius, women normally were incapable of understanding mathematical connections and 'felt a sort of loathing' for anything that had to do with numbers. Indeed, mathematics was the opposite of the feminine: women wanted to 'dissolve in boundless emotions', whereas '[m]asculine clarity' culminated in accuracy, i.e. numerical data. Hence, he proclaimed a 'mathematical woman' contrary to nature. When mathematical talent did occur in a woman, it was the result of a process of degeneration (Entartung).[30]

Et la réponse de Sophie :

'Thanks heavens I had not completely lost my strength in the study of mathematics; now at least, my little girl will inherit fresh intellectual capabilities'.

mercredi 27 avril 2005

Il faut que j'avance aujourd'hui sur la question des mathématiques et du déterminisme. Essayer de trouver une astuce de travail qui me permette de passer l'été.

1-il y a sans doute trop de mathématiciens (à cause de l'université et du « publish or perish »

2-fragmentation pathologique (<Odifredi)

3-avec von Neumann meurt le dernier mathématicien universel

4-surproduction de savoirs à bas prix et de mauvaise qualité
Nobel n'était pas marié, Mittag-Leffler n'a pas pu être l'amant de sa femme.
Donc s'il n'y a pas de Nobel de mathématiques...

A supposer qu'il faille formuler ainsi la chose : le cerveau de sk m'intéresse. Il y a des photos : voulez-vous que je les fasse circuler ?

-donc il y a le plan de ce que sk dit elle-même : qu'est-ce pour elle que de faire des mathématiques vs vivre (tout court) ou faire de la littérature ?
Documents : essentiellement ses lettres.

-où sont les réalités mathématiques ? Le produit du cerveau (embodi-
ment) ou des réalités extérieures à l'esprit humain ? Nunez mais surtout
Connes/JPG

-qu'est-ce que nous pouvons, nous profanes, savoir de ce travail mathé-
maticien ? cf J. Hadamard *Essai sur la psychologie de l'invention dans le do-
maine mathématique*, Gauthier-Villars, Paris, 1952.

-incubation, illumination, vérification. Connes/Poincaré.

-mais il y a l'objection de l'erreur. Qu'est-ce que se tromper ?

Autre formulation :

-les recettes qu'on applique.

-interaction entre les calculs effectués et une problématique person-
nelle. Il y a par exemple deux méthodes pour faire un calcul et on obtient deux
résultats différents ! On est obligé de se poser une question soit sur la validité
de la méthode soit sur des erreurs possibles, soit sur la signification des cal-
culs qu'on effectue. But à atteindre, stratégie. Affectivité : frustration. Stress ou
plaisir. Un ordinateur capable d'améliorer son programme.

Connes : cette difficulté m'invite à regarder avec sympathie ce qui, dans
le cerveau, lui permet d'avoir des sentiments. Etre capable d'apprécier la qua-
lité ou la valeur d'un théorème.

-troisième niveau, celui de la découverte ; on parvient à poser des pro-
blèmes nouveaux, à découvrir une partie encore inexplorée de la géographie
des mathématiques. (125)

Ce qui est beau dans ce niveau :

—l'illumination, au delà du plaisir ressenti, l'impression tout à coup qu'un
brouillard se lève brutalement. La fraction consciente de la pensée accède
alors directement à un monde dépourvu pour elle de toute étrangeté. Nulle vé-

rification laborieuse n'est plus nécessaire. C'est sans doute cette sensation caractéristique du troisième niveau, qui excite le système limbique.

—tu me fais penser à l'extase mystique de sainte Thérèse/

—l'extase mystique doit certainement exciter les mêmes régions du cerveau. (195)

jeudi 28 avril 2005

Il y a donc des choses que je peux glaner à partir de Connes. Voir s'il y a d'autres textes de lui que nous pourrions utiliser.

Où caser Cavallès : il n'y a rien de si peu historique – au sens de devenir opaque, saisissable seulement dans une intuition artistique- que l'histoire mathématique. Mais rien d'aussi peu réductible, dans sa singularité radicale. (conclusion de *Méthode axiomatique et formalisme*) ?

Et toujours ce débat sur le fait d'hypostasier ou pas les réalités mathématiques. Il n'y a pas de troisième monde, monsieur Frege.

Revoir *Théorème*.

vendredi 29 avril 2005

Qu'est-ce qu'on fait du plateau ? quel lieu est-ce ? Où des constellations prennent. Trouver la naïveté, ou la retrouver, de la chose.

Les belles choses :

-la création mathématique, l'illumination, l'orgasme de l'eurêka. Poincaré, Connes. Voir aussi ce qu'en dit Sophie.

-la question du déterminisme ; un beau dossier, non ? La vision de la science. Entre les deux premiers points : la question du hasard.

-accessoirement : l'erreur.

mercredi 4 mai 2005 (La Chartreuse)

Ce que je me disais : comment faire voir du hasard aux spectateurs ? Lancer des dés devant la caméra ; lancer des toupies. Placer la bille dans la main gauche...

Première séance hier (voir notes Marion). Pas assez insisté sur le cerveau de Sophie. Je ne comprends rien à ce que je cherche (ce que je n'ai pas su dire dans le livre, et sur quoi je devrai revenir un jour). Le côté sagouin de tout ça ; je lis par exemple *Hasard et Chaos* de David Ruelle ; qu'est-ce que j'y com-

prends ? De quoi je me mêle ? Entreprise aussi désespérée que désespérante (ou le contraire).

Toujours repartir du texte de Laplace qui doit être supra.

-« si nous nous plaçons dans le cadre du déterminisme classique, l'état de l'univers à un instant détermine son état à tout instant ultérieur. Donc le côté duquel tombera la pièce est déterminé au moment de la création de l'univers. » (24)

-« les loteries sont une forme de taxation librement consentie des couches les moins favorisées de la société. L'utilisateur achète pour pas très cher, un peu d'espoir de devenir riche. » (31)

-« dans une situation compétitive, un comportement aléatoire et imprévisible peut être la meilleure stratégie.

L'expression : dépendance sensitive des conditions initiales.

-POINCARÉ : une cause très petite, qui nous échappe, détermine un effet considérable que nous ne pouvons pas ne pas voir, et alors nous disons que cet effet est dû au hasard. (DR 63)

La colonne d'eau du robinet.

jeudi 5 mai 2005

« pour réfléchir sérieusement à un problème scientifique difficile, on peut procéder de différentes manières. Certains restent assis à leur table de travail et fixent le regard avec une intensité douloureuse sur une feuille de papier blanc. D'autres les sourcils froncés, marchent de long en large. Personnellement, j'aime m'allonger à plat sur le dos, et fermer les yeux. On peut faire du travail scientifique dur et avoir l'air de faire un petit somme. La réflexion scientifique sérieuse peut être une expérience très enrichissante, mais c'est aussi du travail dur. Les idées doivent être poursuivies sans répit, jusqu'à l'obsession. » (D Ruelle 139) Suit l'évocation du suicide de Ludwig Boltzmann.

vendredi 6 mai 2005

Première apparition de Graham. A improvisé avec Markeas et ensuite « lu » le texte de Lautréamont.

Mistral qui empêche la concentration.

Comment raconter cette histoire ? Autrement que selon les lois d'une causalité banale ? Il y a ce matériau à explorer, et voir comment le mettre en forme ?

Cap au pif : donner aujourd'hui des choses à lire à Graham.

mercredi 11 mai 2005

Début véritable des répétitions à Chaillot. Ai été comme de coutume, désastreux à la présentation de saison à Chaillot. *Reluctant* : je répugne à parler à ce public que je déteste.

« L'idée qu'on est seul avec son propre cerveau », belle idée sur les maths. C'est Amy qui l'a dit.

Ce qu'il faudrait avoir : le texte de ML sur W et SK.

vendredi 13 mai 2005

Quel est le centre de gravité ? Autour de quoi ça tourne ?

samedi 14 mai 2005

Hier journée épouvantable. Demander ses notes à Marion.

Aujourd'hui nous recevons Michèle Audin.

Equinoxe : le soleil passe par l'équateur

Nutation pathologique

Singularités lagrangiennes.

Géométrie symplectique (symplektikos : qui entrelace)

Meros : partie.

SK p.9

Fermat

Sophie Germain= M Leblanc

Moment : un produit

Tore : terme d'architecture, bas de colonne.

Plagiat par anticipation

Littérature et science : Galilée, Cardan, Omar Khayyam. Carroll.

Bouvard et Pécuchet évitent les maths. Commencer par là.

La transposition par Queneau des *Fondements mathématiques* de Hilbert en *Fondements de la littérature* : les termes point, droite, remplacés par mot ou phrase.

Aragon : « qui a fait entrer encore dans le vers français le langage de la TSF ou celui des géométries non euclidiennes ? » *La rime en 1940*.

x rend visite à y pour écrire du z. Roubaud et *le Conte du Labrador*.

lundi 16 mai 2005

Introduire x , y , z .

Et les jeux de hasard. La toupie, les dés . Les tourbillons d'eau, l'eau qui coule du robinet.

Les grands blocs de la *partition 0* qu'il faut organiser d'urgence. Le bloc *enfance*, le bloc *une vie*, le bloc *nihilisme*, le bloc *mathématiques générales*, le bloc *mathématiques spéciales*

jeudi 19 mai 2005

Comme tout cela est naïf. Je me sens tout petit devant la science mathématique, et tous les exploits de mon imagination théâtrale sont si dérisoires par rapport à l'ampleur de la pensée.

Pas grand-chose de la partition ne se dégage. Manifestement Olga va plutôt vers les mathématiques, Nathalie vers elle-même avec son style propre, et Eli-na ?

Faire le point sur l'ensemble du matériau avant le oui-quinde.

Du point de vue de la biographie, que manque-t-il ? Leffler-Mittag sur SK/Weierstrass. J'y travaille.

Ce qu'il faudrait avoir en magasin : quelque chose qui présente efficacement le travail de W. Les fonctions elliptiques et hyperelliptiques. Les fonctions abéliennes.

vendredi 20 mai 2005

Comment utiliser le texte de Charlotte ? J'aime bien la page 156.

Parlerai-je de l'agencement ? Une dramaturgie de l'agencement.

dimanche 22 mai 2005

Ai été assez disert samedi à la répétition (sur la question de la biographie, le cas de S et moins sur le rapport à Musil et la question littérature/science.) J'aurais dû davantage insister sur les solutions concrètes au problème du récit biographique. Mais la fin du texte de Charlotte fut une illustration parfaite de mon propos.

vendredi 27 mai 2005

La grippe et les doutes. Je ne vois rien venir, venir au sens de...

Rimbaud : « la science, la nouvelle noblesse ! Le progrès. Le monde marche !

Pourquoi ne tournerait-il pas ?

C'est la vision des nombres. Nous allons à l'*Esprit*. C'est très-certain, c'est oracle, ce que je dis. Je comprends, et ne sachant m'expliquer sans paroles païennes, je voudrais me taire. » (*Une Saison 221*)

Coloured plates : le kalléidoscope. L'arbitraire de certaines compositions ou dispositions. Tableaux de la vie mentale : multiplicité, intensité des couleurs, inattendu des dispositions. Au service de la stimulation psychique du spectateur.

Le coup de dès : Valéry raconte comment il a été introduit dans la chambre de la rue de Rome, « où derrière une antique tapisserie reposèrent jusqu'à sa mort, signal par lui donné de leur destruction, les paquets de ses notes. Sur sa table de bois sombre, carrée aux jambes torses, il disposa le manuscrit de son poème, et il se mit à lire d'une voix basse, égale, sans le moindre « effet », presque à soi-même.

« Mallarmé, m'ayant lu le plus uniment du monde son *Coup de dés*, comme simple préparation à une plus grande surprise, me fit enfin considérer le dispositif. Il me sembla voir la figure d'une pensée, pour la première fois placée dans notre espace... Ici, véritablement, l'étendue parlait, songeait, enfantait des formes temporelles. »

Valéry : il a essayé d'élever enfin une page à la puissance d'un ciel étoilé.

Igitur : « Ce conte s'adresse à l'Intelligence du lecteur qui met les choses en scène, elle-même. »

samedi 28 mai 2005

Par capillarité. Pas une démarche argumentative.

lundi 30 mai 2005

Lettre SK => Mittag-leffler 18.5.1890 :

Markoff hat oeffentlich unter anderem ausgesprochen, dass meine Arbeit zur Rotation (die Preisschrift) voll der groesten Fehler sei! Als man ihn bat, diese Fehler anzugeben, gab er unverschamt zur Antwort, dass er dies tun werde, sobald einer der Akademiker, die mich zum Mitglied vorgeschlagen haben, sich der Muehe unterzieht, meine Abhandlung tatsaechlich durchzulesen!!! Keiner der anwesenden Mathematiker wagte seinen Aufruf bei dieser Gelegenheit anzunehmen. Imchinetzky fragte ihn privat mehrere Wochen danach, ob er seine Anschuldigung gegen mich aufrecht erhielt. Markoff war

zu diesem Zeitpunkt bereits zum Extraordinarius gewaehlt worden und antwortete gnaedig, dass die Sache mit meiner Abhandlung tatsaechlich nicht ganz so war, wie er es bei der ersten Lektuere glaubte; viel Wertvolles sei aber dennoch nicht in ihr enthalten. Alle nicht mathematischen Mitglieder der Akademie sollen jetzt davon ueberzeugt sein, dass Markoff meine Abhandlung vollstaendig zunichte gemacht hat. Dieses nette Maerchen habe ich schon von verschiedenen Leuten gehoert. Sowohl Tchebyscheff als auch Imschinetzky habe ich sehr bestimmt gesagt, dass ich fordere, dass sie bei irgendeiner oeffentlichen Gelegenheit in der Akademie erklaren sollen, wie sich die Sache wirklich verhaelt; sie haben mir ausweichend geantwortet, dass Markoff noch ein junger Mann sei, man nicht zu streng ihm gegenueber sein kann. Ich glaube nicht, dass sie irgendetwas unternehmen werden und ich weiss selbst nicht, was ich tun koennte. Ich werde nicht von Petersburg abreisen, ohen dem Grossfuersten vorgestellt worden zu sein.

Imaginer Sophie en train de raconter son roman (comme un scénario ?)

Autre urgence : les textes pour Graham.

mercredi 1er juin 2005

Comment se fait le passage de la différence à la hiérarchie, se demande Françoise Héritier

«Ce n'est pas l'envie du pénis qui entérine l'humiliation féminine, mais ce scandale que les femmes font leur filles alors que les hommes ne peuvent faire leur fils» *Le Monde*, 11/02/03

Or à travers le clonage, c'est le premier invariant qui est contourné: la reproduction se dissocierait définitivement de l'échange et la socialité perdrait toute légitimité, accroissant vraisemblablement encore plus, dans l'un des scénarios, la servitude féminine. C'est pourquoi il faut voir dans l'interdit officiel du clonage humain un acte quasi fondateur, ou refondateur de l'humanité socialisée, analogue à celui par lequel les premières sociétés ont interdit l'inceste. Par ce raisonnement, Françoise Héritier écarte avec beaucoup de bonheur le faible argument humaniste de l'atteinte portée à la dignité humaine, pour souligner la signification structurale du geste. Par là aussi, elle laisse entrevoir, même si elle ne le dit pas, que l'humanité n'est pas un grand tout automatiquement gouverné de manière homogène par une finalité bonne et qu'un tel interdit n'a de solidité que celui qu'on voudra bien lui donner en le soutenant d'une argumentation pertinente et d'une politique adaptée.

vendredi 3 juin 2005

Difficulté à avancer, même dans le texte. Je puis même dire : stress à son maximum. La peau qui flambe, les dents qui me font souffrir. Je me perds dans la partition et n'en vois plus l'intérêt. Le livre est sorti, et ça ne me procure aucune satisfaction. Plus beaucoup de jouissance, il est vrai. Austérité d'une vie calfeutrée, comme si j'avais été avalé par un vice. Je n'ai été avalé que par les livres. Et l'écriture ne m'a pas délivré de ma bibliothèque Jonas, air connu.

Dans ces moments, je dis que je bois la tasse. C'est aussi que je suis éreinté. J'aimerais aller de par le mode, sans fardeau, sans but ni fin, sans travail. Mais décidément ce n'est pas quelque chose qui m'est donné. Je ne sais pas bouger. Je mijote dans ma bibliothèque depuis ma puberté, et je suis bientôt au bout de mon âge. Une vie.

Et je m'intéresse à Sophie K. Une vie inachevée.

Préférer le diagnostic ou l'autopsie au traitement.

(*Dans la loge*)

-tu sais pourquoi Sophie K. ?

-c'est l'histoire d'une rencontre. Tu imagines ce qui a piqué sa curiosité. Sans doute parce que c'est une mathématicienne et un écrivain (une romancière, disons)

-non je suis sûr que c'est d'abord la question du nihilisme. Le titre l'arrête. La question du nihilisme, -son théâtre est nihiliste, tu sais qu'on l'a dit. Qu'est-ce que tu gardes de la *Nihiliste* ?

Elles ont le livre dans la loge. Ce n'est pas les *Trois sœurs*, dis-moi.

-effondrement des valeurs ou on bouscule les anciennes ?

-pensée du vide ou juste vide de la pensée. S'aventurer dans le terrain de l'idiotie revient toujours contre le dogmatisme à valoriser l'indéterminisme, l'imprévisible, l'irrésolu, l'inachevé.

-facile, ma vieille.

-nous ne vivons pas dans le monde des mathématiques

-on ne peut pas y vivre

-ce monde n'existe pas.

dimanche 5 juin 2005

Assurément le lien qui existe entre ce spectacle et les précédents : le nihilisme. C'est à dire un des effets Darwin.

Devant quoi je suis : raconter des bouts de vie d'une personne, ce qui ne m'enchant pas trop. Il faut trouver une astuce narrative. Les trois femmes sont prises dans cette affaire, pas Graham a priori. Il est là pour dire des horreurs. Mais il y a la sensibilité aux conditions initiales, donc les deux autres histoires, les deux Vera. Cette biographie dont on devrait de la faire déterministe, ouvre sur la question de la littérature, des mathématiques, mais surtout du nihilisme. C'est peut-être le premier d'un spectacle sur le nihilisme. Voire.

lundi 6 juin 2005

Ce qui manque : vraiment des choses sur le chaos, pas seulement les mathématiques.

mardi 14 juin 2005

J'attaque le deuxième jour à la Chartreuse. Première séance hier désastreuse ; une fatigue comme jamais. Aucun plaisir, ne vois rien venir ; une espèce de panique. Est-ce foutu ? Aucune imagination. Cerveille de plomb. Je sèche, comme je séchais en maths au lycée.

mercredi 15 juin 2005

Un peu moins désastreux hier ; j'entrevois la carcasse, le début seulement. Les filles au jardin, découvrant, comme pour une lecture de l'été (lunettes de soleil, mais pas bleues, etc.) *Une Nihiliste*, -journal du jour pour authentifier le direct, et ça finit gravement.

Musique : électronique d'abord, puis live ; entrées de AM puis GV.

Pour Cissou : l'idée de plaid, comme on vit sur le tableau de la couverture du roman.

jeudi 16 juin 2005

Toujours ces journées d'agonie. Images sans intérêt, mal filmé, platement. Véritable problème ; les trois espaces doivent exister co-extensivement. Caméra fixe dans chacun d'entre eux ; la familiarité.

Aujourd'hui GV ; trouver la façon d'être efficace. Cela veut dire aussi qu'il faut travailler le côté, versant nihiliste.

Ce que nous avons traité hier : les lettres de la première scène des trois femmes, et les mathématiques Elina/Olga ;

Quels sont pour les comédiens les morceaux de bravoure ? Trepov, la mort de S ? (non, je dirais de prime-saut)

vendredi 17 juin 2005

Voir comment marche la machine à raconter. Hier Graham présent. Ça aide. Trouver la désinvolture de la chose ; créer quelque chose de fascinant.

Ecrire une partition/carton. Quelles entrées ?

-sensibilité aux conditions initiales (n°).

-une vie ()

samedi 18 juin 2005

Une idée pour la partition/carton. Le piano joue et on a qqch à lire ; comme par exemple P1 p18 sur le mariage blanc.

Sur sa façon d'être : P1-pp19-20 : elle pouvait passer de longues heures...

Pb de la mort : qu'est-ce qu'on peut en faire ?

Où y a-t-il des manques ? sur le chaos ? Ce serait peut-être à GV de le faire.

dimanche 19 juin 2005

B Tackels me demande par téléphone de conclure son émission sur fond d'extrait de dialogue entre Nathalie et Elina sur un texte de Poincaré ; il parle des combinaisons utiles. C'est bien mon problème. Faire du théâtre « hors d'anciens calculs ». Loin du théâtre harassé. Profit des jeux à côté. Un peu mallarméen tout ça.

« Inventer, c'est choisir ». J'ahanne sur la construction ; carcasse pas bonne. Comment arriver à la fin dans le nihilisme ?

J'aimerais bien connaître quelques illuminations. Rien trouver et puis tout à coup. D'où l'amertume de ce dimanche. Le vieux rat stressé. Qui est sans joie. Faut-il dire amertume ou, plus simplement ou plus génériquement, tristesse ? C'est ça exactement, je suis triste.

Ce qui est perdu : le cerveau féminin, la misogynie, le sexe du savoir (même d'une manière générale le féminisme).

Ce spectacle est d'ores et déjà un échec quant au rapprochement avec la mathématique. Je peux encore ne pas rater ma petite fantaisie, mais qui est bien maladroite jusqu'ici.

Le jardin et la loge, c'est très pesant.

Que me reste-t-il pour faire passer des choses ? GV of course (l'idée qu'il ne sortirait pas du plateau, et Alexandros non plus). Et aussi par la partition/carton et les filles enregistrées. Et décalées aussi : on les voit, et on les entend mais pas de manière synchronisée.

Venir finir *live* des textes qui s'écrivent sur l'écran. Et les jouer d'une manière ou de l'autre !

Ce qui n'est pas très clair, ou ce qui n'est pas dit dans la *partition 3* :

mardi 21 juin 2005

Un PROCESSUS TRES DOULOUREUX.

mercredi 22 juin 2005

Journée mondiale du don des organes.

Comme quelque chose que je ne parviens pas à résoudre. Noué. Comment trancher ?

Concentration dans le meilleur des cas sous la forme de l'angoisse. Pas de visibilité et comme un grand empêchement à remuer quoi que ce soit. Inquiétude des comédiennes, et pour moi l'incapacité à imaginer parce qu'on ne me sert rien. Rien au service, donc pas grand-chose à renvoyer.

Vidéo assez morte, à part les gros plans sur les visages. Que faut-il enregistrer ? tous les repentirs.

Ordinateur/carton :

jeudi 23 juin 2005

Il faudrait se rendre compte des possibilités typographiques des cartons.

Contre la boursoufflure : résoudre une intégrale

Les succès de la raison ne m'ont pas tout à fait dégoûté de l'intelligence.

vendredi 24 juin 2005

Hier journée *Arte* pénible. Quelques avancées de jeu, mais difficulté avec la musique (présence d'Alexandros). Eviter l'accompagnement, trouver la bonne familiarité qui laisse le théâtre se développer.

Mais sur les lettres, on tient le bon bout (c'est le premier épisode de théâtre)

Des chutes pour GV :

-les mathématiques selon Poincaré : ne pas souffrir est un idéal négatif. Anéantissement du monde.

-le mauvais rêve (?)P1 21

-les rides sur le visage de Sophie K. « dans cette lutte du corps et de l'âme, la fraîcheur de sa jeunesse disparut, son teint perdit sa transparence, et une ride profonde se creusa entre ses deux sourcils pour ne jamais disparaître.

samedi 25 juin 2005

Le tout trop pépère, mémère en l'occurrence.

dimanche 26 juin 2005

Toujours ce blocage. Il ne faut plus que je dise que les répétitions sont le plus jour de ma vie (le corps en fête, tu parles, dents malades, antibiotiques, et aucune visibilité, etc.)

Peut-être trouvé l'idée du début, en tout cas, je vais m'y tenir : une bande son informative mais sur un mode un peu badin ; on ne l'a pas trop pris pour soi, encore. Fin sur les bouleaux.

—Elle l'a écrit quand son roman ?

—A la fin de sa vie, c'est-à-dire assez tôt quand même. A la fin d'une vie brève ; tu crois que tu raconteras la mort de Sophie K. C'est quand même le privilège du biographe que de pouvoir raconter la mort de son client.

—le nihilisme, pour elle, c'est de la littérature. Elle écrit *Une Nihiliste*, l'histoire de Véra...

—tu crois que c'est une espèce d'exorcisme ?

—pourquoi pas ? mais quel scénario !

—toupie : si elle s'intéresse tant aux mouvements d'un corps solide autour d'un point fixe, c'est quoi son point fixe ? La question nihiliste ?

—tu crois qu'on a un point fixe, toi ?

—si on veut être un tant soit peu solide, pourquoi pas ?

—littérature !

Il faudrait que j'écrive ça demain matin. Pourquoi suis-je pris de doutes ? Parce que je ne trouve pas mes actrices très joueuses ni très inventives.

lundi 27 juin 2005

Pas mal d'avoir des dialogues écrits plutôt que joués.

carton 1 : dialogue

-le public est entré. Premier problème à résoudre : comment commencer un spectacle post-dramatique ?

-pourquoi post-dramatique ?

-tu n'as pas lu la presse ? La presse parle de « déferlante post-dramatique ». La presse conservatrice (qu'en termes galants...) semble vouloir préférer regarder le Tour de France.

-Je les imagine ! Mais attends, les vélos, ça bouge tout le temps ; c'est beaucoup plus difficile à regarder, le Tour de France, qu'une pièce de Tchekhov ou de Molière, plus difficile que le théâtre pas post.

-post-dramatique ?

-le texte n'est plus l'enjeu central...

-ah bon ? Mais pour moi, il le demeure.

-ne le dis pas trop fort.

-mais si, cela serait un bon sujet de conversation avec mon ami Jan F. Est-ce que le mot est plus fort que la chose ? Voir ou écouter, c'est toujours la même vieille question.

-de même que, comme disait Heiner Müller, la description de la torture est plus difficile que la torture.

-ce n'est pas tout à fait pareil. Mais je rêve d'un théâtre dans lequel entendre le mot (ou même lire) CHIER, PISSER, FOUTRE, SAIGNER, SUER ou je ne sais quoi, soit plus fort que la vision de la chose.

-tu es une vieille pouffiasse littéromane, comme disait l'autre. Et ça ne me dit toujours pas comment commencerait le spectacle, post ou pas post.

-par où commencer ?

-faire comme Poincaré : « Au lieu de suivre une marche linéaire, son esprit rayonnait au centre de la question qu'il étudiait vers la périphérie. De là vient que dans l'enseignement et même dans la conversation ordinaire, il était souvent difficile à suivre et parfois même obscur. Qu'il exposât une théorie scientifique, ou qu'il contât une anecdote, il ne commençait presque jamais par le commencement. Mais *ex abrupto*, il lançait en avant le fait saillant, l'événement caractéristique, ou le personnage central, personnage qu'il n'avait point

même pris le temps d'introduire et dont parfois son interlocuteur ignorait jusqu'au nom. »

-bon, alors je commence. Imagine. Le public est entré. Stéphane (ou Eric en alternance) se rend à son poste (son) et donne à entendre un début de musique. Toujours l'oreille. Ainsi fait Pierre qui s'installe à ses machines à faire des images, et se met à bricoler. Cette note (notule) dramaturgique (comment appeler ça, une vile astuce méta ou post). Quelques images aussi, par saccades, je pense. Puis vient la scène des trois comédiennes au jardin, qui, en fait, est à cour.

-les trois sœurs ?

-si tu veux. Pendant ce dialogue, Alexandros entrera.

-dialogue à propos de Sophie K, leur héroïne et de *Une Nihiliste*.

(*Dialogue : on en marque le début, puis : etc.*)

-Alexandros met fin à ce dialogue d'exposition. Je te dis que c'est du théâtre classique. (traditionnel, quoi) (*musique sur fond de bouleaux*)

-Vera Goncharova était une lointaine parente de Pouchkine ; elle vint trouver Sophie K pour lui demander comment elle pourrait aider les populistes qui avaient été arrêtés. En réalité, Sophie utilisa ses relations avec Dostoïevski pour aider Vera à rencontrer le prisonnier politique Pavlovski. Dans la fiction, Sophie K minimise son propre rôle. La réalité a dépassé la fiction en brutalité : Pavlovski s'échappa de Sibérie et vécut un temps à Paris avec Vera mais il était cruel et violent. En 1882, Sophie, voyant combien Vera était malheureuse, lui donna de l'argent et son passeport pour qu'elle retourne en Russie. Plus tard Pavlovski menaça Sophie de lui jeter de l'acide au visage si elle ne lui révélait pas l'adresse de Vera.

Maria Jankowska-Mendelson demanda un jour à Sophie pourquoi elle n'avait pas écrit l'histoire vraie :

—vous savez, ici à l'Ouest notre vérité russe ne paraît pas plausible et n'aurait ému le lecteur que comme une fantaisie morbide.

—MOI : et ça la foutait mal, que Pavlovski ait été un type sordide.

(à la fin de la musique, Graham entre)

-fin de la musique. Je sens que ce serait le moment de faire entrer Graham, mais je ne sais pas trop comment, ni pourquoi.

(Graham donne le résultat du prix Bordin)

-intérieur grande loge *(peut-être sur filmé sur l'écran de l'ordinateur)*

(scène comme répétée)

(identique P3 jusqu'au retour de Olga auprès de Markeas. Qqch à l'écran sur l'impossibilité de la biographie qui peut être relayé par Graham ; scène du scénario ; Olga sort du plateau et entre dans l'image, rejointe par Nathalie. Scène de la toile peinte et des fleurs. Graham sur le plateau commente la scène en donnant de la biographie ; difficulté d'incarner, et tout le tremblement. Nathalie entre avec les souvenirs d'enfance, suivie de Olga ; Eli-na entre plus tard)

-ici il me semble qu'il serait grand temps que Graham dise quelques mots sur notre entreprise qui ne saurait être biographique. Biographes, je vous hais, détrousseurs de cadavres, etc. Le biographe est pour Freud ce que le créationniste est pour Darwin.

-pourquoi devrions-nous être intelligibles aux autres ? et à nous-mêmes ?

-nous, notre problème, ce n'est pas de comprendre Sophie K ; mais de vivre quelques temps en sa compagnie.

-ou de la faire vivre quelques temps dans notre compagnie.

-vivre est une expérience, vivre n'a pas de sens. Une quête d'expériences.

-s'interdire de parler de sa mort.

-chut !

-d'accord.

-tenir le hasard pour indigne de décider de notre destin, ce n'est rien d'autre qu'une rechute dans la conception religieuse du monde.

mardi 28 juin 2005

Perdition, suite.

mercredi 29 juin 2005

Pas en mettre plein la vue. Pas épater le bourgeois, qui est inépuisable.

Hier soir des images à la Bram Van Velde. Demander à Claire d'apporter qch de lui. Ai-je ça à la maison ?

Toujours le truc serre-kiki. Lu un peu de Lautréamont ce matin. Ça décoince et peut m'aider pour Graham. Le poète cruel et les mathématiciennes ; je me dis qu'il faudrait une roue de bicyclette, un urinoir et un vide –bouteilles. Et la machine à coudre ? Je ne parle pas de la table d'autopsie.

Pierre arrive et écrit : le public est entré. Que faire ? *Que faire ?* le livre de Tchernychevski, incontournable, livre culte pour la génération de Sophie, l'épidémie de mariages blancs

-le mariage blanc comme signe d'émancipation de la femme

-que faire ? Par où commencer, comment commencer un spectacle post-dramatique ?

-au lieu de suivre une marche linéaire, son esprit rayonnait au centre de la question qu'il étudiait vers la périphérie. De là vient que dans l'enseignement et même dans la conversation ordinaire, il était souvent difficile à suivre et parfois même obscur. Qu'il exposât une théorie scientifique, ou qu'il contât une anecdote, il ne commençait presque jamais par le commencement. Mais *ex abrupto*, il lançait en avant le fait saillant, l'événement caractéristique, ou le personnage central, personnage qu'il n'avait point même pris le temps d'introduire et dont parfois son interlocuteur ignorait jusqu'au nom.

-Poincaré ; c'est de Poincaré qu'il s'agit

-oui, Poincaré.

Scène des trois sœurs

-la toupie de Sophie, c'est la rotation d'un corps autour d'un point fixe.

-le corps

-ce serait quoi le point fixe autour duquel tourne Sophie ?

-y en a-t-il un ?

-ou plusieurs ?

-autour duquel tourne le corps de Sophie ?

-autour de plusieurs points fixes.

-la littérature, les mathématiques, le féminisme.

-un corps qui tourne autour de plusieurs points fixes ! Ça ne doit pas être intégrable...

-le nihilisme ; je commence par là, le point fixe du nihilisme.

-je commence par le roman, *Une nihiliste*.

-et Sophie involontairement a fini par là ; quand elle mourut, prématurément, elle était en train d'écrire la vie de Tchernychevski, l'auteur de *Que faire ?* le livre culte de la génération, et le livre devait s'achever sur l'arrestation de Tchernychevski...

-Tous les Barantsov étaient beaux de leur personne. Il ne saurait y avoir chez eux ni êtres difformes ou contrefaits, ni même laiderons. Comme s'ils éprouvaient une attraction naturelle pour la beauté ou avaient d'instinct pressenti Darwin, tous les comtes Barantsov épousaient des beautés, toutes leurs filles se trouvaient de beaux garçons pour maris, si bien que le type familial était désormais solidement établi. (42)

-je te dis : le corps. Et Sophie n'aimait pas la difformité ;

-ah ?

-l'histoire de Vera Barantsov, la vocation du martyr, la recherche du sacrifice. Elle vient trouver Sophie

-ou la narratrice

-et lui demande comment elle pourrait aider les nihilistes

-le mieux était d'en épouser un pour que sa peine en soit allégée

-Vera épouse Pavlenkov, et à la fin du roman part avec lui en Sibérie.

-et dire que j'ai passé tout l'hiver à me morfondre en quête d'une cause, reprit-elle d'une voix alerte et gaie. Mais je l'ai là, ma cause, sous la main, et quelle cause ! Je n'aurais pu mieux trouver. Je t'avouerai franchement : pour toute autre activité, que ce soit la propagande révolutionnaire ou l'activité clandestine, je n'aurais pas convenu. Il y faut une grande intelligence, de l'éloquence, il faut savoir mener les gens, se faire obéir, et tout ça n'est pas dans mes cordes. Et puis j'aurais constamment été prise de pitié en envoyant les autres au danger. Mais partir en Sibérie, c'est fait pour moi, et c'est une vraie cause ! Et puis tout est si simple, si inattendu, c'est comme si cela s'était arrangé tout seul. Seigneur, comme je suis heureuse ! (174)

- Dis-moi en conscience : si tu n'étais pas déjà mariée, n'aurais-tu pas agi de même ?

- Non Vera, je ne crois pas que j'aurais pris ce parti. (160)

-Tu en demandes trop ! s'exclama-t-elle gaiement. A-t-on jamais vu des gens se précipiter dans l'abîme autrement que tête baissée ? Qu'est-ce que tu crois ? (170)

-tu crois que Sophie réproouve ce sacrifice ?

-sacrifice de la beauté...

-le corps, je te dis

-Sophie utilisa ses relations avec Dostoïevski pour aider Vera, la vraie Vera, Vera Goncharova, une lointaine parente de Pouchkine à rencontrer Pavlovski, le modèle de Pavlenkov. Dans son roman, Sophie minimise son propre rôle. La réalité a dépassé la fiction en brutalité : Pavlovski s'échappa de Sibérie et vécut un temps à Paris avec Vera,

-mais il était cruel et violent. En 1882, Sophie, voyant combien Vera était malheureuse, lui donna de l'argent et son passeport pour qu'elle retourne en Russie. Plus tard Pavlovski menaça Sophie de lui jeter de l'acide au visage si elle ne lui révélait pas l'adresse de Vera. Il n'est pas passé à l'acte.

Maria Jankowska-Mendelson demanda un jour à Sophie pourquoi elle n'avait pas écrit l'histoire vraie :

—vous savez, ici à l'Ouest notre vérité russe ne paraît pas plausible et n'aurait ému le lecteur que comme une fantaisie morbide.

-l'acide, le visage de Sophie

vendredi 1er juillet 2005

Juillet... Perdution est un mot faible. Il faut se reprendre, mais comment, je disais, même en trichant, en coupant un peu à travers champ.

La question : qu'est-ce que Graham fait là, Il est le théâtre (lui, l'acteur) qui est concerné, mais sans qu'on sache pourquoi par SK. Il aurait bien joué dans une pièce sur elle. Il est quasiment chez lui sur le plateau, une espèce de présence. Donc il est là dès l'entrée des spectateurs. Une permanence contre la variété des comédiennes, qui sont trois hypothèses. Il peut les relancer, comme les interrompre. Graham pourrait aussi aller écrire à l'ordinateur.

Donc je raconte :

-entrée des spectateurs, Graham est seul sur le plateau. Il peut y avoir le régisseur son.

-il met un casque et écoute le premier dialogue des comédiennes. On le voit écoutant. Mais pas regardant, donc.

-entrée d'Alexandros et de Pierre. Début de concert, interrompu par les souvenirs de G.

-deuxième temps : il les voit (les comédiennes mathématiciennes) dans leur loge (intérieur grande loge 1-live) Jusqu'à l'autopsie, entrée de Nathalie. Scène comme hier. Graham à la toupie, Alexandros suit. Images

-Olga revient après *l'Internationale*. Et pourrait dire à Graham et Alexandros son texte sur ses inclinations.

(ici le texte sur la biographie, sur Freud, Graham dit cela à Alexandros qui met en musique, mais les filles filent vers le cinéma. « elina raconte » ; Graham s'intéresse à la mort. Hamlet, etc. voir matériaux ; choses enregistrées, finir par le premier papier peint « petit chromo »)

-séquence *Enfance* : pas grand changement. Olga avec Graham : et vous comment vous nomme-t-on ? Olga reste un peu avec Graham qui s'occupe d'elle ; jouent avec des toupies au lointain. Poupée et tout. Olga sort sur les maths, accompagnement/transformation musicale.

-grande loge

-descente du lustre. « Mathématiques sévères en Sibérie » ? *nihilisme2 sensibilité aux conditions initiales*. Scène comme jusque là avec le poème de Verlaine à la fin. *Silence silence*, ensuite musique de fin ? Ou comment faire le silence ?

samedi 2 juillet 2005

Contre le cliché biographique ; ce serait ça le propos ? La peur ; le côté ringard du théâtre : costumes et canapé. Le drap du canapé pourrait être d'une autre couleur ?

dimanche 3 juillet 2005

Intermède : déjeuner au Prieuré ; ça fait du bien.

Je vais considérer qu'il n'y a pas de déficit de maths ; il y a un échec à les prendre en compte, à en faire véritablement quelque chose, mais sinon... Maths généré, ça va si c'est bien joué. Maths sk : est-ce que l'hypothèse Nath et

toupie, ça suffit ? En fait, il faudrait trouver un moment de sensualité. La femme et les maths, ou Sophie et sa toupie.

Que faire ? Un gros travail sur Galilée (avec le W.Kolleg ?)

jeudi 7 juillet 2005

Que faire de ce qui n'a pas encore disparu. Sophie K est perdue pour moi. Faire avec ce qui était là mais n'est plus. Les restes d'une personne. Il ne s'agit pas bien sûr de la faire revivre. Travail de deuil, ou plutôt jeu de deuil.

jeudi 18 août 2005

Manque tout Avignon et le contre-coup, trois semaines de silence. Serait-il temps de faire un bilan ? Je fuis cette époque (ce moment-là) de ma vie et ces gens. L'envie d'oublier ?

Ou faut-il s'astreindre à faire l'analyse de ce qui s'est passé ? Je peux vivre sans représentation de tout ça.

Je n'ai au bout du compte abordé que la question de la biographie : qu'est-ce que raconter une vie, ou qu'est-ce que tenir un discours sur une vie sans la raconter ? Ou plutôt en la racontant d'une manière non tout à fait conventionnelle. Je devrais revenir sur cette question du souvenir : qu'est-ce que se souvenir de quelqu'un qu'on n'a pas connu ?

lundi 29 août 2005

Commencer un journal qui ne soit pas lié à un spectacle particulier, puisque spectacle il n'y a pas. Je me sens désobligé. Un journal pour rien.

Il se peut que des remarques concernant le *Cas de Sophie K* se retrouvent ici par accident. Et le reste doit se trouver dans les *Notes du Th et son tr.*

La tentation de tout arrêter après un compte rond, les dix dernières années. Tout à l'heure sur le lit, rêvassant et lisant, j'ai eu une idée, une expression plutôt, que je voulais noter, et ça s'est évaporé. C'était lié à Montaigne. Mais quoi ?

Dois-je continuer ? changer de format (grande salle...) et prendre l'air. Internationaliser le truc.

Pourquoi Paul R compare-t-il mon travail avec celui de Gerhard Richter ?

jeudi 1er septembre 2005

Pas vraiment envie de me coller au travail. Dérisoires, ces petites productions symboliques au regard du malheur du monde. Devant la télévision, une pièce de théâtre ne fait pas le poids. Cela n'a pas non plus beaucoup de sens. Je ne suis pas fortiche dans l'échange d'idées ; quant à mes petites productions, elles n'ont pas beaucoup d'usagers.

Que dire à Venise, et surtout quoi proposer ? Deux registres :

-ce que j'entends par les rapports ou l'absence de rapports entre la science et l'art. Faut-il combler le fossé ou au contraire en profiter ? Take advantage of it. Je n'ai pas d'idées sur l'unité ou non du savoir et je me méfie des pensées totalisantes, unificatrices, etc. Toujours un discours idéologique : à la Edward O. Wilson : la quête de l'Homme. Ce qu'il faut questionner, c'est le désir d'Unité, ou le goût de l'Un. Moi, je m'accommode de la différence et du pas Un ou plus d'Un, je ne sais. Différence n'est pas non plus antagonisme. Dire que l'art n'est pas la science, ce n'est pas ouvrir un conflit entre les deux pratiques. Mastership, totalize. Geometry and shrewdness. Aucun coup de dé n'abolira le hasard ; aucune œuvre ne réconciliera l'art et la science. L'art n'a pas à être scientifique, la science n'a pas à être artistique, quelles que puissent être les affinités entre l'imagination et la création artistique et scientifique, mais c'est une autre histoire. Tout n'est pas artistique, tout n'est pas scientifique, de même que tout n'est pas politique. Il n'y a rien à réparer.

-alors pourquoi ne pas laisser chacun faire ce qu'il veut, ce qu'il peut. Ma réponse à moi : l'ère scientifique. D'une certaine manière, on ne peut pas ne pas réagir. Il y a hégémonie de la science. La science pense le monde, l'interprète, mais le transforme aussi. L'art ne doit pas être un refuge contre la science et la technique. La science ne doit pas non plus se défausser sur la technique du Mal qu'elle porte peut-être intrinsèquement en elle. Cf. Russell.

-alors quoi ? quoi faire de cette différence ? Penser la science ? Même la philosophie a du mal.

-faire sentir quelque chose

mercredi 7 septembre 2005

Novalis : il en va du langage comme des formules mathématiques : elles constituent un monde en soi, pour elles seules ; elles jouent entre elles exclusivement, n'expriment rien sinon leur propre nature merveilleuse, ce qui juste-

ment fait qu'elles sont si expressives que justement en elles se reflète le jeu étrange des rapports entre les choses. Cité par Claude Simon dans le Discours de Stockholm.

mercredi 7 septembre 2005

Après Venise. Je suis complètement largué au milieu de ces hyper-connectés. Suis-je d'un autre âge et d'un autre pays ? Il faut que ça circule, les idées, les affects, les images, et les Grands Curateurs s'en chargent. Mais je n'aime pas la circulation ; j'aime les arrêts, les arrêts sur images, sur pensées. Prendre les mots dans des objets (mes spectacles). Tous derrière leurs ordinateurs et te filmant en vidéo. Le temps des branchements, et la réunion est finie.

Une caricature : Hans Ulrich Obrist : assez pittoresque dans le genre. Front proéminent, petite vérole, une grande mobilité mécanique du visage, l'homme du haut débit de parole, etc. Avait avec lui les *Variations Darwin* !

Mécanique ou numérique ?

mercredi 14 septembre 2005

La Roque. Je ne fais pas grand-chose depuis quelques temps. Je me laisse envahir par la nostalgie de l'âge. Je regarde de vieilles photos et je pleure sur moi. Éploré. Déplorable. Je tâche de mettre un peu d'ordre dans mes maisons, tant il est vrai que depuis dix ans, je n'ai pas levé le nez et laissé tout à peu près à veau l'eau. Volens nolens. Donc je range. J'ai cessé de travailler depuis la fin d'Avignon et n'ai pas la moindre idée de quoi entreprendre. Et le faut-il ? J'étais un peu trop tendu.

Je pense à toute la jeunesse gâchée dans nos villes (on dit banlieues) ; j'écoutais une émission sur FC ; heureusement qu'il y a Dieu. Dieu contre l'Etat. L'homme (ou la femme insultée), même pas humiliée ou offensée. Comment s'en sortir ? Et à l'autre bout de la société, les hommes creux. Relire Eliot.

Je me préoccupe surtout des examens de philosophie de Magda. J'aime bien ça. Même si je n'ai plus tellement la main, si jamais je l'ai eue. Voilà. Wittgenstein et le nihilisme, je suis tombé là-dessus. M'y complais.

jeudi 15 septembre 2005

Combien y a-t-il d'années que je n'ai occupé mon esprit à rien d'intellectuel comme je fais ces jours-ci ? La phrase est-elle compréhensible ? Je m'en passe très bien et sans culpabilité. Je range des livres et je peins. Des volets.

Si je disparaissais du paysage intellectuel et artistique de ce pays, cela ne se verrait pas, tant je me suis ingénié à être depuis toujours invisible. Ma mère peut-être contente : je ne suis pas un m'as-tu-vu ; je suis pas mal passé inaperçu. Un vague souci de Wittgenstein à cause de la petite. Comprendre ce que c'est que le langage ; non, il faut parler des jeux de langage. La situation. Et ce que j'aime de W., c'est, dans le *Tractatus*, la question de la mystique ou du mystique.

vendredi 16 septembre 2005

Il faudrait que je reporte des choses sur W. Mais au lieu de noter tout ce qui me passerait par la tête au sujet de Ludwig W, je paresse solitaire au soleil ; je me lave tranquillement le cerveau. Mais pendant que je barbouille, je rêve d'un texte que j'aimerais écrire sur Monsieur W. S'obliger à ça : au débotté, enlevez-moi ça. Que j'arrache quelque chose de moi sur W, tout bonnement, tout sincèrement. Pas facile. Harassé d'avance.

dimanche 18 septembre 2005 (12:04 am)

Quasiment encore samedi pour moi. Je crois que j'ai des problèmes de vision, en dehors de cette épaule qui me fait souffrir. Cela expliquerait ma paresse à lire et à écrire. Et puisque je prends un coup de vieux, il ne serait pas étonnant que ma vue baisse un peu plus encore.

Pour Magda :

Monsieur W. Comment pour moi le *Tractatus*, c'est la question de la mystique, ou plutôt du mystique, et les *Investigations philosophiques*, c'est celle des jeux de langage. À part ça je suis dans le bleu, dans le brun. Je me demande même si j'ai jamais essayé de comprendre la pensée de W. S'il a sa place dans mon panthéon, c'est parce que j'aurais aimé lui consacrer quelque chose, un spectacle. Il n'a fait qu'une apparition dans le *Traité des passions 3*, à cause de ses remarques sur les couleurs. Ce n'est pas assez. Ce qui m'attire chez lui, c'est son destin. Il y a cette Vienne qui fut la passion de ma jeunesse, la Cacanie de Musil, cette Vienne d'avant la Première guerre mondiale dont la décomposition, dont la fin de cette double monarchie (K&K, d'où Cacanie, Kaiserlich und Königlich) de cet empire austro-hongrois fut le ferment de la modernité : la psychanalyse, la musique dodécaphonique, l'architecture moderne (Loos et les autres), le cercle de Vienne, la grande littérature romanesque Musil et Broch, sans oublier Kafka qui est cacanien puisque Prague

étant, après Vienne et Budapest la troisième capitale de l'empire. Voilà le riche Wittgenstein, c'est cette Vienne-là, cette culture-là, donc, je le dis avec modestie, bien sûr, c'est une part de moi-même. Je dis culture ; mais comme Walter Benjamin l'a noté, tout document de culture est aussi un document sur la barbarie, et W. est pris dans le piège de l'histoire. Il y a la guerre (la Première, encore une fois, le *Tractatus* s'écrit dans les vicissitudes de la guerre), cette expérience-là, inaugurale de la barbarie du XX^e siècle, et qui ne doit pas être pour rien dans « l'ouverture mystique » du *Tractatus* ni dans l'étrange vœu de pauvreté de celui qui se fait, cinq ans je crois, instituteur dans un trou perdu. Et, métamorphose, il revient à Vienne et se transforme en architecte pour construire une maison pour sa sœur. On peut encore la voir à Vienne, la maison, pas la sœur. Qu'on le retrouve à Cambridge est moins étonnant, mais j'aurais aimé être présent à son séminaire quand Turing est venu y assister... Un défi : décrire ce qui se passait dans le cerveau d'Alan tandis qu'il écoutait Ludwig.

Enfin il y a le cancer à soixante ans ; je n'ai jamais bien compris la relation que W entretenait avec son corps. Du coup, sa mort m'intéresse. La mort, est-ce que cela fait partie de ces choses dont on ne peut pas parler et qu'il vaut mieux taire ? Quand je me piquais encore d'écriture, j'imaginai un roman : *La Mort de Ludwig W.* en songeant à ce chef-d'œuvre du XX^e siècle d'Hermann Broch dont je parlais tout à l'heure, *La Mort de Virgile*, roman le mien, qui aurait eu pour exergue cette phrase du *Tractatus*, ahurissante mais sans doute « dépourvue de sens », aurait dit l'auteur : « A la mort, le monde ne change pas mais cesse » (<proposition 6.431). À propos du cancer, je veux dire ceci : est-on capable de juger de son influence sur ce que pensait, disait ou écrivait W ? Autrement dit : quel est le jeu de langage qui correspond à la maladie mortelle ? Je n'ai pas de réponse, bien évidemment, et à titre personnel, j'aimerais autant n'en avoir jamais. Tu m'auras compris : la question est de savoir si la mort (le fait que je puisse dire : je vais mourir) est une limite du langage. La mort est un indicible, c'est-à-dire une limite. Cela, c'est connu. Ce qui m'intrigue, c'est le rapport de sa mort à lui (il l'a vue venir) avec quelque chose qui revient souvent, me semble-t-il, sous sa plume, son sentiment de sécurité, son « rien ne peut m'atteindre ». Qu'est-ce à dire ? Tu me diras qu'il parle probablement de morale, de mal moral et que je parle du corps et de la maladie, mais quand même... Jeune, il a écrit que la mort n'est pas un événe-

ment de la vie et qu'on ne vit pas la mort. Est-ce si sûr qu'il n'a pas vécu sa mort ?

Mais j'en reviens à ce qui devrait être le *Portrait du logicien en jeune mystique*. Pourquoi je formule cela de manière un peu littéraire, de manière plus esthétique que philosophique ? Parce que je ne suis pas philosophe et pas même un piètre logicien, plutôt un pitre. Et que je médite souvent sur un bout de texte de W, très connu, certes, mais que je ne suis pas certain de bien « entendre » ; c'est le texte dans lequel il déclare que le langage n'a pas pour unique tâche de nommer ou désigner des objets ou de traduire des pensées, mais que l'acte de comprendre une phrase est beaucoup plus proche de ce qu'on appelle habituellement comprendre un thème musical. Je sais que je rabaisse cette pensée en me contentant de dire que je n'ai lu W que pour entendre sa musique. Je sais quelle paresse il y a là-dedans. Bon. Je me demande donc à quel jeu de langage renvoie ma manière de lire l'œuvre de W. Mais c'est vrai que ce que j'y comprends, c'est qu'il faut replacer les discours philosophiques dans leur jeu de langage, dans la forme de vie d'où ils viennent (Vienne, c'est le cas de le dire), les remettre dans la *praxis* qui les conditionne. Pourtant j'ai toujours constaté que les professeurs de philosophie sont rétifs à l'idée de considérer les effets des discours et de comprendre que pour certains d'entre eux, philosopher est une activité qui vise à transformer chez soi et chez les autres la vie, la façon de vivre et de voir le monde. Passons.

Faute de roman, j'ai caressé le projet d'un spectacle qui commencerait par la proposition 6.522, si mes notes ne sont pas fautives : « En tout cas, il y a de l'indicible. Il se montre ; c'est cela le mystique. » La difficulté n'est pas de dire qu'il y a de l'indicible, bien des crétins y parviennent aisément ; la difficulté réside dans le « il se montre ». Mais quel rapport avec l'ineffable de W ? Ce n'est sans doute pas celui de la mystique ordinaire, si j'ose dire. Est-ce l'expérience extatique ? J'ai lu quelque part que quand W parle d'indicible et de mystique et qu'il les identifie, il ne s'agit pas d'extase mais de sentiment ; il s'agit d'expérience affective, et j'oserais l'idée d'une expérience affective du monde. Le mystique, ce ne serait pas simplement (simplement !) l'étonnement, l'expérience de l'étonnement devant le monde, l'étonnement que provoque l'existence du monde ? *Carnets* (20 octobre 1916) : « le miracle, esthétiquement parlant, c'est qu'il y ait un monde. » On notera : « esthétiquement ». Mais ce ne peut être que l'expérience d'un sujet pur, désintéressé, un sujet transcendantal, qui n'est ni toi, ni moi, ni l'homme ni l'âme humaine ou le corps

humain ; c'est le sujet métaphysique qui est la limite du monde. (« Le sujet n'appartient pas au monde, il est une limite du monde ». C'est le sujet éternel de Spinoza (cf. le cours de Deleuze écouté ensemble en voiture) : « l'esprit est éternel dans la mesure où il conçoit les choses dans la perspective de l'éternité ». Bref, il ne faut plus être parmi les objets du monde pour faire l'expérience mystique. Façon de voir esthétique et non scientifique. On ne décrit pas le monde. Au passage, la science ne résout pas nos problèmes. Reste-t-il comme seule solution la sagesse ? Le monde m'étonne, rien ne peut m'atteindre : il faut tenir cela ensemble. Si sagesse il y a, c'est une sagesse silencieuse. Et le silence, voilà pour moi la tentation du premier W, .mais le mot de tentation n'est pas bon. Une image à ce sujet, et qu'affectionne W : celle de l'échelle dont on se sert pour grimper et qu'on rejette quand elle est devenue inutile (?) : le discours philosophique, c'est-à-dire le *Tractatus*, c'est les degrés de cette échelle. On la jette : silence.

La première partie du spectacle s'arrêterait là, avec le premier W. Le second, je ne sais pas si je l'aime autant, celui des années trente, l'intellectuel de Cambridge, celui confronté aux nouvelles barbaries (le voyage à Moscou en 35, qu'en sait-on ?), celui qui passera la Seconde guerre mondiale (barbarie, barbarie, on se souvient de la photo de classe de la petite école autrichienne où il avait pour condisciple un certain Adolf Hitler) comme infirmier dans un hôpital de Londres, et puis le malade. La même idée sous une autre forme : je ne suis pas certain de comprendre grand-chose aux *Investigations philosophiques*. On n'y trouve pas les mêmes satisfactions que dans le *Tractatus*, où au fond un philosophe veut nous guérir de la philosophie et de ses faux problèmes : « la position des problèmes philosophiques repose sur une mauvaise compréhension de la logique de notre langage. » Dans tout ça, le côté godardien « tout va bien » me va bien, comme d'avoir fait ce grand détour coûteux (intellectuellement) pour laisser au bout du compte les choses en l'état ; il y a quelque chose d'ironique (une ironie autrichienne) là-dedans. D'ironique et de vexatoire (« chaque fois que quelqu'un veut dire quelque chose de métaphysique, lui démontrer que, dans ses propositions, certains signes n'ont pas de signification »). Cela est conforme à la trouvaille qu'il a faite que le savoir n'est pas limité parce qu'il serait impuissant à saisir le monde, le réel, etc., mais parce qu'il est sa propre limite. Génial et comique. Et avec, bouquet final, ceci : « On reconnaît la solution du problème de la vie, dans le fait que ce problème s'évanouit ». Ce qui peut s'entendre : quand la vie cesse d'être un problème, c'est

que le problème est résolu. Ce qui peut s'entendre : pour le sage wittgensteinien, la vie n'est pas un problème. Bien la peine d'être philosophe ; ma mère était parvenue au même résultat sans y avoir jamais pensé. Cela veut dire aussi que si l'on croit avoir trouvé un sens à sa vie après des « doutes prolongés », on est incapable de dire en quoi consiste ce sens.

J'esquive encore les *Investigations*. Pourtant il doit bien y avoir, au-delà ou en deçà des différences, une continuité, la thérapeutique sans doute, la même volonté d'en finir avec l'inquiétude métaphysique, et de ne pas supporter la « différence » entre le langage philosophique et le langage quotidien. Il est très tard, je commence à peiner. Je me dis que si je ne devais conserver qu'une seule phrase de ce livre pour la méditer, ce serait celle-ci (dont je n'ai pas la référence sous la main, perdue) : « Notre erreur consiste à chercher une explication là où nous devrions voir les faits comme un phénomène primitif, un *Urphänomen*, c'est-à-dire là où nous devrions dire simplement : tel jeu de langage est joué. » C'est assez goethéen : contentons-nous de nous étonner devant le phénomène primitif (ici le langage ?) : c'est la limite. Encore une fois, plus que penser la limite, il s'agit de limiter la pensée. Pour vivre. « La philosophie ne doit en aucune manière toucher à l'usage effectif du langage, elle ne peut donc finalement que le décrire. Mais elle ne peut en aucune manière le fonder. Elle laisse toutes choses comme elles sont » (*one more time*). Est-ce que cela aide à comprendre le passage aux jeux de langage comme arrimés à la vie dans la mesure où dans une telle conception « le fait de parler un langage fait partie d'une activité ou encore d'une forme de vie » ? Il n'y a, en tout cas, pas de signification indépendante de la *pratique* linguistique de l'homme. D'où : « la signification d'un mot est son usage dans le langage » (§43). Tout est jeu à l'intérieur du langage, j'allais dire : de l'intérieur, et le langage ne peut pas découvrir des significations qui lui seraient extérieures. Et être à l'intérieur du langage, être dans des jeux de langage, c'est toujours être dans une forme de vie.

S'il était plus tôt, il faudrait voir comment ces investigations nous ramèneraient à la question de la compréhension d'un thème musical et nous conduiraient au problème de l'expérience intérieure, et au beau mythe impossible du langage privé (voir Kripke) rendu sensible par l'histoire des scarabées dans les boîtes (§293)

Il suffit ; il fait clair dehors, c'est la pleine lune. Morale de l'histoire : « au sujet de ce dont on ne peut parler, on doit se taire. »

jeudi 22 septembre 2005

Sur quoi notuler.

1-Pour Frank M. Il me semble qu'il y a trois choses, trois registres différents.

-la production de spectacles dans lesquels la musique ircam joue son rôle. Le question du compositeur se pose alors. Est-ce que ça donne une production opératique ? Ce qu'on peut mettre sur pied à partir de cette collaboration.

-la question de la recherche spécifique. Assayag. Il faudrait que j'aie le détail du projet d'Assayag pour Beaubourg. Mais c'est un peu pointu cela peut exiger le travail d'atelier.

-le turing-club : peut prendre en charge des éléments de la recherche. La question de la transmission, à quoi je suis assez attaché en ce moment.

samedi 24 septembre 2005

Il y a cette compulsion (quand je sens monter la névrose) à arrêter le théâtre. C'est ma bonne nouvelle en ce moment. Je le proclame haut et fort, et je n'en suis pas du tout persuadé. C'est plutôt hygiénique. Je dis ça pour voir. Ce que ça fait aux autres et ce que ça me fait. Et pour créer un effet de distanciation. Qu'est-ce que ça ferait si j'arrêtais ça ? du point de vue de l'ego, de l'argent, etc. ? Gaullien : s'ils n'en veulent pas, je retourne dans mon village et je me remets à fumer.

Si j'avais du courage, je tenterais une opération montaignienne. Je vous quitte tous et je vais écrire. Je plonge vraiment, je risque ce qu'il me reste de vie sur un gros coup et je deviens un écrivain pré-posthume. Ça, c'est l'hypothèse numéro 1. Mais je peux bien disparaître tout bonnement, n'ayant jamais vraiment persuadé qui que ce soit de mon existence. *Salto mortale*, saut dans le vide. Je n'ai aucun soutien a priori dans le monde de l'édition. Et je ne pourrais supporter de travailler des années sans quelque récompense. Car c'est mon problème, la récompense. Je n'appartiens peut-être pas assez au milieu pour prendre ce risque dont je parle. Mon milieu d'appartenance, et encore, c'est le théâtre. J'ai ma marque à défendre.

Si je n'abandonne pas le théâtre, qu'entreprendre ? autour de la religion, de la terreur, et je ne sais quoi. Ma religion, c'est l'athéisme. La question de la croyance. Wittgenstein et *Qu'est-ce que croire ?* (je ne sais pas ce que j'ai fait de ce livre ; mais je l'ai retrouvé ce livre de ce Pouivet). Ou prendre par le biais

de la terreur ; la religion qui nous tue. Un peu simple. L'islam. Un spectacle sur Averroès ? Ce ne serait pas mal. Mais il faudrait que je démontre que je suis capable de faire autrement. Pas le bricolage traditionnel. Déjà avec *Darwin* j'ai été tenté d'écrire une pièce, ce dont je suis bien incapable. Parce qu'il faut que j'improvise avec les comédiens et que si je retrouve tout seul à ÉCRIRE, je suis aussitôt démolé. Je temporise, je procrastine ; du reste j'aurai passé ma vie de travail à temporiser, à vaporiser de la durée. Ma vie d'écrivain. Un écrivain remis à demain. Je n'ai jamais pu m'y mettre. Ou alors il faudrait vraiment fictionner. Ce dont je suis incapable, c'est de broder sur un personnage réel, de débrider mon imagination. Roublardise. Je ne pourrais pas faire dire à Turing ou à Darwin quelque chose qu'ils n'ont pas dit ou imaginer une situation dans laquelle ils ne se sont pas trouvés. Pas de licence poétique. Les vérités prosaïques.

lundi 26 septembre 2005

J'essaie de lire une pièce de théâtre, *Tendre et cruel* de Crimp, c'est un exemple. Bien du mal. Il paraît que c'est l'histoire d'Héraclès.

mardi 27 septembre 2005

Faut-il lire les auteurs contemporains ? Pour en prendre quelle graine ?

mercredi 28 septembre 2005

La question du sentimental. Le retour du sentimental, ou le sentimental incroyable. Mais on me dira que l'esthétique et le sentimental, c'est tout un. Il y a aussi l'exposition crue de la violence, ce n'est pas la même chose. Bourgeois/non-bourgeois.

Pour commenter la crise actuelle, repartir de la remarque d'une jeune femme, assez déçue par les *Variations Darwin*, déclarant qu'elle ne venait pas au théâtre pour entendre parler de ça, ça, c'était probablement les BMI et les manipulations génétiques.

-c'est donc qu'elle savait ce qu'elle attendait du théâtre.

-ce qui est inquiétant.

-là est vraiment la question. Mon erreur porte sur le trouble dont je pense qu'il va de soi. Je m'adresse à des gens dont j'aimerais qu'ils veuillent être troublés par le théâtre, c'est-à-dire être devant un théâtre incertain de lui-

même, qui réfléchisse sur lui-même, qui fasse, devant tout le monde (tout le monde ! enfin...) sa propre philosophie. Mais ces gens-là ont disparu.

-du coup ce que je fais semble une coquetterie, un maniérisme, quelque chose de chichiteux. L'heure n'est plus à ces finesses. Le théâtre est le théâtre, et il a déjà du mal. Ce n'est pas la peine de l'affaiblir encore, et ceux qui y viennent encore ne s'intéressent pas à ses cas de conscience ou à sa manière d'hamlétiser.

jeudi 29 septembre 2005

Il faut que je dise quelque chose à Akiko. Je remets ça tous les jours au lendemain. Je ne sens pas le truc. A Venise je n'ai certes pas été brillant ni très constructif parce que je ne suis pas à l'aise dans ce genre d'entreprise n'étant pas spécialiste de la circulation des idées ou des représentations. Une entreprise que je ne comprends pas bien ou que je comprends trop bien. Moi, je fais des objets qui arrêtent les idées plutôt.

Ou bien il s'agit seulement d'aller faire une conférence sur art et science, no problem. Ma perspective

mardi 4 octobre 2005

Le pensum pour Dijon. Mes idées sur l'Europe. En lisant *La voie romaine*, bon titre. J'ai à en reprendre le détail. Il marque bien l'hétérogénéité culturelle de l'Europe qui a deux traditions. La grecque et la juive. Et nous ne sommes ni Grecs ni Juifs. La question de la différence. Nous différons de nous-mêmes ; ça empêche de se solidifier. Nous n'avons pas nos racines. De prendre. Nous ne sommes jamais tout à fait nous-mêmes. Donc il y a ce thème ; l'héritage d'une seule tradition, l'horreur. Nous avons appris le grec et le latin. Mais Brague passe un peu vite sur une autre dichotomie, une autre déchirure aussi constitutive de l'Europe : la déchirure entre l'ancien et le moderne. Autre forme de la déchirure : la contradiction, l'objection. Le tragique. Et il faudrait dire un mot aussi de la critique. Une culture qui passe son temps à critiquer ses sources. L'idée de renaissance est importante. Il faudrait que quelque chose renaisse. Tension entre le regard en arrière (les sources perdues et à retrouver) et le progressisme. On a progressé de regarder en arrière, jusqu'à l'Angelus novus pour qui le passé, c'est un champ de décombres.

Car il ne faut pas être grand clerc pour se rendre compte que la culture européenne n'a plus cette représentation renaissante d'elle-même, renaissante et

inquiète, soucieuse de ses sources impossibles. Nous sommes passés à une vision beaucoup plus patrimoniale et mémoriale de l'Europe. C'est-à-dire à une vision homogène, cumulative, de collectionneur. L'Europe ne me semble plus être celle qui s'invente en s'inventant des références antiques ou juives mais celle qui revendique légitimement, certes, la paternité de Dante, Shakespeare, Goethe, Cervantès, Montaigne, etc. On lustre le patrimoine (au théâtre, on revisite un peu n'importe comment le patrimoine, les classiques)

Le catholique Brague, qui comme tous les catholiques reste en dehors du désespoir dès lors que l'Eglise catholique est encore là, à Rome, ignore autre chose, c'est la conscience du désastre laissé en héritage par les deux guerres mondiales, à savoir que le problème pour nous, qu'en sera-t-il plus tard ? est celui des rapports entre la culture et la barbarie. Benjamin : tout document de culture est aussi un document sur la barbarie. Le barbare, ce n'est plus l'autre, ce n'est pas celui qui est hors de nos frontières ou qui essaye de les forcer ; c'est nous-mêmes. C'est pire que la dimension critique de soi : être son propre bourreau ; ou que le bourreau soit de la famille. C'est la culture à l'heure du crime. Tous coupables. Ce qui relance le tragique ou le configure nouvellement. Pour le dire plus court, Brague ne veut pas prendre la mesure de la mort de Dieu. Mais peut-être que la mort de Dieu n'est rien à côté de la barbarie de 14-18, et ne serait pas pour grand-chose dans la barbarie de la Shoah. La mort de Dieu est anodine à côté. Dieu était une hypothèse inutile, sa mort est au fond passée beaucoup plus inaperçue que ne l'ont pensé quelques philosophes. On s'y était fait depuis longtemps en Europe, depuis toujours, en fait. La culture, c'est la perte. C'est ce qui est perdu. Voir ce que Deguy écrit là-dessus.

jeudi 6 octobre 2005

Rdv téléphonique avec l'ircam. Que dire ? Il y a les travaux artistiques à dominante musicale ou à dominante textuelle (c'est approximatif) ; on ne peut pas répéter tandis que les patches sont en train de se faire.

Donc il faut qu'il y ait du travail en amont. Qu'il faut coupler éventuellement avec de la formation d'artistes.

Mardi 11 octobre 2005

Beckettisant :

<Evelyne Grossman

la fidélité à l'échec :

Trois dialogues : « être un artiste c'est échouer comme nul autre ose échouer. »

-T'occupe pas de mes moignons

Le dressage. Bêtes nées en cage. Worm. Le devenir ver de Mahood. Homme/animal ; humain/non humain.

L'écriture blanche : contre tout signe affirmé de poésie.

Montaigne : « Inventeur de soi-même pour se tenir compagnie. Il parle de soi comme d'un autre. Il dit en parlant de soi, il parle de soi comme d'un autre. Il s'imagine soi-même aussi pour se tenir compagnie. » (*Compagnie* 33) Une façon de ne pas rencontrer de semblables, mais des clones, des doubles. Expérimentation de ça, le clonage avant la lettre. Il annonce que notre rapport à notre clone sera la haine. La question de la filiation.

L'engendrement du Verbe. Et son extinction.

L'innommable rampant dans la boue.

Anders et la dialectique du maître et de l'esclave. Mais une parodie aussi : ça ne produit rien, pas de travail, les doubles s'équivalent, sont interchangeable, le travail ne produit rien, tourniquet sans fin. Effondrement à somme nulle.

Marionnettes : Artaud ? « nous sommes des corps greffés sur rien ».

La réflexion sur l'homme désespéré in *Comment c'est*.

Le lecteur de B doit affronter le paradoxe d'un événement qui ne signifie rien. Ne fait plus visage comme dit Lyotard.

dimanche 23 octobre 2005

Ai commencé à feuilleter la biographie de SB par Deirdre Bair. L'interdiction de la prise de notes et de tout enregistrement au magnétophone. Mais Deirdre raconte à Beckett que sitôt rentrée chez elle après un entretien, elle enregistre au magnétophone ce dont elle se souvient de la conversation. Cela intrigue SB. « L'idée de ma voix enregistrant ses propos eut l'air de le séduire tout spécialement ; et durant les quelques années qui suivirent, il me posa souvent là-dessus des questions que je ne saurais attribuer qu'à un intérêt d'ordre technique. » Influence sur des pièces comme *Cette fois*, *Pas*, *Berceuse* où il y a l'importance de la voix enregistrée.

Ce que nous avons dit d'intéressant lors du dernier séminaire : c'est que l'extrême précision des didascalies de SB n'est pas seulement la marque d'un auteur qui fait de l'autoritarisme, de l'auteur qui veut serrer le kiki du metteur en

scène et du comédien mais celle du maniaque de la répétition : celui qui veut que la chose se reproduise à l'identique ; un maniaque de la reproductibilité.

mardi 25 octobre 2005

Demain commencer par l'inventaire des pièces concernées par la science. Dramaturgies à l'ère de la science. Sans oublier *Nature*.

Et retour sur les versions de *Galilée*. En 1938 BB consulte un assistant de Niels Bohr, le professeur Moller.

Les rétractations aux procès de Moscou. Boukharine, Zinoviev ou Rakovsky. Point sur les versions. Chaque invention, chaque découverte « est accueillie par un cri de triomphe, qui se change aussitôt en cri de terreur. » *Über experimentelles theater* (1939)

-effroi, la frayeur, le *deinon*

*polla ta deina kouden an-
tropou deinoteron pelei*

-pour distraire un public distrait : texte sur la technique

La question de la *tekhne* : ça nous amène à SB

Comment les Grecs articulent autour de la question de la cité, les concepts de *poiesis*, *mimesis* et *praxis*.

Platon : discrédit sur la tragédie, justifié au nom de la polis qui ne peut plus se concevoir à partir de la *praxis* et la vie politique : la cité doit dépendre de la vie théorique, c'est-à-dire dépendre aussi du philosophe. La cité n'a plus besoin de tragédie parce qu'elle est censée devenir elle-même *poiesis*, donc aussi *mimesis*, *mimesis* de l'existence superlative. La cité ne veut pas d'un théâtre parce qu'elle est elle-même le théâtre (elle ne veut plus de la concurrence), le sage doit y garder le premier rôle parce qu'il est l'homme de la vie théorique et qu'il a commerce avec le divin. Le théâtre vrai du politique remplace la tragédie ; on regarde désormais le théâtre de la vérité. (*République* X 475)

Aristote rend à la tragédie sa valeur de *poiesis* authentique, et restaure aussi la *praxis* comme sphère véritablement politique. Restauration aussi de la *tekhne* tragique, imitation d'action, *mimesis praxeos*. Comprendre aussi la dimension politique de la *catharsis*, justesse d'une position éclairante, *diagnosis*, qui permet l'exercice de la vertu du choix et de la décision, la *proairesis*.

Pour Platon, la tragédie ne peut être le lieu d'aucun savoir ; pour Aristote au contraire.

Mais le bien agir n'est pas l'affaire spécialisée de la sophia, sagesse philosophique et théorétique : on peut avoir la sophia et n'avoir aucune disposition pour prendre la bonne décision, la phronèsis, dans une circonstance pratique donnée, le kairos. Donc articulation avec *l'Éthique à Nicomaque*

Reste que la poieisis est affaire de technè.

vendredi 4 novembre 2005

Revenir sur la question de la voix enregistrée par rapport à la photographie. Ce qui était bien mercredi : revenir à *Galilée* et Müller dialoguant avec Heise. Galilée commente les citations de la librairie de Montaigne. Et introduit la question de la conscience de l'espèce. Toujours sur ces problèmes de la vexation. Le vrai vexateur, c'est Beckett.

Beckett amateur de Arnold Geulincx : mouvements des organes, jeu des [sens](#), disposition des membres en vue de telle ou telle fin. Ce sont là des effets dont je ne suis pas l'auteur, puisque j'ignore comment je les accomplis. J'assiste, passif, à ce qui se passe dans ma machine, alors même que je subis ce mirage de la diriger :

sum nudus spectator hujus machinae.

lundi 7 novembre 2005

Leroi-Gourhan avait déjà remarqué que l'activité symbolique résidait, pour l'humain, dans « cette propriété unique [...] de placer sa mémoire en dehors de lui-même » *Le geste et la parole***, *La mémoire et les rythmes*, Albin Michel, Paris, 1965 : 33

En 16 juillet 1945, "Gadget", l'une des 2 bombes au plutonium, est testée dans le désert du Nouveau Mexique. Oppenheimer désabusé déclare: "Je suis devenu la mort, le destructeur des mondes".

mardi 8 novembre 2005

J'ai donc fait allusion à *Doctor Atomic*, composé par John Adams et mis en scène par Peter Sellars. (*Nature* 20 octobre 2005 n°7062) Cf. aussi *Les Varia-*

tions Darwin ((Nature 25 novembre 2004 n°7016 : titre général *Under a cloud Can the spread of nuclear weapons be halted ?*)

Et il y a à rajouter, actualité oblige : *Eisntein's Gift* de Vern Thiessen, Acorn theater jusqu'au 6 novembre.

Vie de Haber, juif né en 1868 à Breslau, un vrai Prussien. Baptisé à 24 ans. Patriotisme aveugle et dévotion à la science. Prix Nobel avec Bosch (fixation de l'azote) Ça a aidé l'agriculture ; ça a nourri des gens. Mais voulant hâter la fin de la Première Guerre mondiale, il développe le gaz au chlore comme arme de guerre. Supervise son emploi à Ypres en Belgique. Vous voyez la responsabilité : peut-être la cause du suicide de sa femme Clara. Mis sur la touche par les nazis, exil en Suisse, dépressif, il meurt dans un hôtel de Bâle en 34.

Le gift, c'est un tallit, un châle de prière qu'E donne à H mourant. Il y a dans la mise en scène au début et à la fin une détonation atomique...

Haber reste un des promoteurs du complexe militaro-industriel.

Je reviens sur ce que j'avais pris à Müller dans l'entretien avec Heise : l'idée de conscience de l'espèce. Curieusement introduit par sa réflexion sur *Galilée*.

Donc théâtre/science : la question de la vexation. Je pose que Beckett traite de la question. On peut renvoyer également à Adorno et à sa *Théorie esthétique* dont Beckett devait être le dédicataire : appauvrissement du sujet.

jeudi 10 novembre 2005

Le travail ? Je lis Beckett.

Rendez-vous de chantier (pour un entretien avec Ludovic F). Le chantier n'est pas interdit au public, c'est la première chose. *Lat : canterius : mauvais cheval*. Pièce sur laquelle on pose les tonneaux. Lieu où sont entassés les matériaux. L'idée de matériaux me plaît. Puis après l'ouvrage. Au Canada : exploitation forestière. Quel chantier ! quel bordel !

Idée de pièce sur laquelle on pose qqch., une pierre, pour la travailler. Travailler par soustraction.

Et l'Europe ? Je ne parviens pas à me décider à aller ou ne pas aller à Dijon. Vraiment la flemme. Mou, paresseux, cossard.

Faut-il parler du tragique ? La conscience de l'européen, ou qu'est-ce que l'Europe aujourd'hui ? Un sujet qui fâche, l'Europe libérale a bon dos ; avec la

Constitution nous pouvions avoir une zone des moins libérales du monde. Bon, c'est raté, et nous savons pourquoi, et nous pouvons comprendre pourquoi. L'Europe est une passion triste, si jamais c'est une passion. Elle est un objet de ressentiment ; je disais européen forcément. Le titre de cette communication. Cela veut dire d'abord qu'on se sent obligé, forcé d'être européen, comme si nous n'avions pas fait le choix ; c'est une ardente obligation nous disent les Anciens (dont je fais partie, ce qui signifie que je suis sensible, héros du baby-boom, à cette espèce de projet de paix perpétuelle partielle – à responsabilité limitée- qu'elle est d'abord pour moi, paix et pacte, c'est le même mot *pactum*) et nous disons maintenant non, vous dites, vous avez dit non et l'on brandit l'épouvantail du libéralisme, comme si c'était la question, comme si l'ordre du jour, la promotion d'un promontoire sur l'Atlantique, d'un promontoire avec le parapet du non qui par un tour dialectique dont la politique a le secret (ah ! les anciens parapets, poésie !) Le ressentiment, la peur, préparons nos retraites... Il y a le refus de l'impitoyable. Libéralisme : nous ancêtres les Gaulois avaient peur que le ciel leur tombe sur la tête. Nous, nous avons peur de certains mots. Cela nous tient lieu de pensée.

On nous force à être européen ; ça se ferait dans le dos des peuples ; est-ce à dire que jusque-là nous étions européens sans le savoir ? On nous fait une Europe dans le dos.

Le tragique est cette non-coïncidence à soi ; de même l'identité de l'Europe serait de n'en pas avoir ; elle se définit de ne pas être elle-même. Sinon on devient fonctionnaire de la culture, comme Husserl parle du philosophe européen comme du « fonctionnaire de l'humanité », Derrida le rappelle. L'Europe un musée de l'humanisme gardé par des fonctionnaires de l'universel. Et la cruauté, bordel ! Un musée, oui.

vendredi 11 novembre 2005

L'identité européenne ne saurait être patrimoniale. Elle n'est plus non plus une promesse. Ré-identifier plutôt que de construire ou reconstruire. Quel serait le devoir européen ? Derrida en parle : travailler aux Lumières d'aujourd'hui. Il y a du travail. Le risque pour le théâtre qui est aisément enclin au patrimoine, son répertoire. Qu'y a-t-il à entreprendre avec ce patrimoine-là ? L'entretien avec les Classiques devrait se substituer à l'entretien des Classiques. Faire que les Classiques n'attirent pas seulement les classes. Forme du ramassage scolaire ; il y a aussi le remplissage scolaire.

Ah ! notre héritage. La culture comme entretien de l'héritage qu'on ne fait qu'à peine fructifier. Pour moi qui suis un homme de culture, je passe mon temps et consacre, je m'en rends à notre occasion, à l'occasion qui nous réunit ici, mon petit théâtre à retourner l'Europe contre elle-même. Soit ta barbarie, que reste-t-il de ta culture ? Les marchands, ce ne serait pas bien, mais la culture, Dante, Montaigne, Shakespeare, Goethe, ça nous pouvons en être fiers. Comme nous pouvons être fiers de l'héritage démocratique dont bien des agités ont voulu nous faire rougir. Derrida : « ce n'est même pas une idée régulatrice au sens kantien, plutôt quelque chose qui reste à penser et à venir : non pas ce qui arrivera demain, mais qui a la structure d'une promesse et donc porte l'avenir ici et maintenant ». (527) Intéressant, même si c'est un peu « général », je dis général faute de mieux, que Derrida parle de devoirs. Et termine par : « le même devoir commande de tolérer et de respecter tout ce qui ne se place pas sous l'autorité de la raison. » (ibid)

Fabrication de coupables : nous sommes des Européens honteux (il y aurait sans doute de quoi) ; il y a toujours des flics, des curés, des professeurs, des administrateurs de la culture –ah ! la culture administrée- pour nous rappeler à nos responsabilités. Je plaiderais volontiers irresponsable, si cela existe, et si j'exerce mon métier d'artiste mineur, comme je le fais, sans responsabilités, notamment institutionnelles, ce n'est pas pour rien. Je ne me sens pas tenu à répondre devant quel tribunal institué, avec ses bureaucrates qui me demanderait chaque soir, ou à chaque anniversaire, si j'ai fait mon devoir d'utopie. Trop d'intellectuels et d'artistes au siècle dernier ont été accusés d'irresponsabilité, songez seulement au stalinisme, avec le résultat que l'on connaît pour qu'on ne soit pas un peu prudent.

De toute façon dans la période qui nous a été donnée à vivre, la démocratie est notre horizon indépassable.

Je suis un héritier. Pas un rentier. Et il est possible que ce que j'hérite soit endommagé et ne me serve de rien ; faut-il pour autant refuser l'héritage ? Non pas chefs d'œuvre en péril mais chefs d'œuvre inutiles, inutilisables, autrement que culturellement, muséalement. Ai-je besoin de cette culture (certains répondent très vite) : qui a soif de connaissance et de puissance de transformations intérieures, soif de développement de leur sensibilité, comme dit encore Derrida.

dimanche 13 novembre 2005

Beckett voit en 56-57 *La Vie de Galilée*. Aime la scène du miroir (?), mais trouve le tout « trop riche ». Source Atki *Comment c'était*.

Vexation. Corps tombeau vivant. Ou Worm. La vexation comme voyage en arrière. Ou retour au sein (utérus) maternel, un tombeau. Le point d'arrivée se confondant avec le point de départ, comme la naissance est une mort. Mais c'est vrai au plan phylogénétique aussi bien. Un De-Bildungs roman. Expérience qu'on fait au réveil. Cf début de *L'Innommable* : « Où maintenant ? Quand maintenant ? Qui maintenant ? Proust se réveillant : *j'étais plus dénué que l'homme des cavernes*.

Proust encore mais à la fin : *Le corps c'est la grande menace pour l'esprit... Le corps enferme l'esprit dans une forteresse*. La chambre de Proust, lieu beckettien. On s'enferme pour parler. Le lit de Proust ; Oblomov. Descartes.

Molloy : « Etre vraiment enfin dans l'impossibilité de bouger, ça doit être quelque chose ! J'ai l'esprit qui fond quand j'y pense. Et avec ça une aphasie complète ! Et peut-être une surdité totale ! Et qui sait une paralysie de la rétine ! Et très probablement la perte de la mémoire ! Et juste assez de cerveau resté intact pour pouvoir jubiler ! Et pour craindre la mort comme une renaissance. » (217)

L'aphasie est difficile : toujours dire ou presque ou je suis obligé de parler.

Histoire de vexations (*one more time*, marre de dire ça). Montaigne se sert de la foi pour humilier la raison ; l'orgueil humain ce serait justement la foi en la raison. Notre suffisance. « C'est pour le châtement de notre fierté, et instruction de notre misère et incapacité que Dieu produisit le trouble et la confusion de l'ancienne tour de Babel. » (536)

Montaigne : tantôt je rêve, tantôt j'enregistre et dicte, en me promenant mes songes que voici. » Mettre en registre, en rôle. Registre vient de *regerere*, porter en arrière, mais tirer aussi.

Krapp commet une erreur : la bande n'est pas un fil d'Ariane qu'il suffirait de dérouler pour sortir du labyrinthe du passé. Ça se déplace, se compose, se condense. Mais Krapp ne croit plus, comme Proust, à la littérature. Il ne faut pas tâcher de retrouver le temps perdu. Le magnétophone ne permet pas de changer la vie en littérature.

mardi 15 novembre 2005

Pour remplacer Graham Valentine (ouf !). Idées : Mark Tompkins ou Jerzy Radziwilowicz.

L'idée du danseur n'est peut-être pas mal.

SB : « je porte en moi un être assassiné »

Faut-il que je me relise *La Chambre claire* de Barthes, sur *L'Image fantôme* de Hervé Guibert et sur tout Toussaint. *La Réticence*, *L'Appareil photographique* (bien que celui-ci n'apparaisse qu'à la page 102... Mais aussi *La Montagne magique* ou *Le roi des aulnes* de Tournier ? La flemme.

Toussaint contre Robbe-Grillet (*Instantanés*)

Dans *L'Appareil-photo*, Toussaint évoque la peinture de Mark Rothko. A côté de Jackson Pollock et Clyfford Still, Rothko relève du mouvement de peintres américains intitulé "l'expressionisme abstrait," qui a révolutionné la conception de la peinture américaine. Que Toussaint s'associe à ce peintre signale non seulement son attrait pour un monde de surface, bi-dimensionnel, dénué d'objets et de personnages, mais aussi sa volonté de renouveler l'art, l'art du roman français en déployant à son tour une nouvelle réalité, simulée, de surface. Sic.

Fuir : "Pourquoi m'a-t-on offert un téléphone portable le jour même de mon arrivée en Chine ? Pour me localiser en permanence, surveiller mes déplacements et me garder à l'œil ? J'avais toujours su inconsciemment que ma peur du téléphone était liée à la mort - peut-être au sexe et à la mort - mais, jamais avant cette nuit de train entre Shanghai et Pékin, je n'allais en avoir l'aussi implacable confirmation."

Retour à *La dernière bande* : SB l'a mise en scène quatre fois de 1969 à 1977 et dans trois langues différentes. Le cahier de 1969 et les notes de 1977. La lumière manichéenne : la question apparaît au moment de mettre en scène. Manichéisme, à la fois gnostique (la connaissance absolue est donnée par Dieu aux « élus », et dualiste, l'univers étant composé de deux substances antagonistes la Lumière et l'Obscurité. Dans l'état primitif deux substances hétérogènes le Bien/le Mal, l'Esprit/la Matière, la Lumière /les Ténèbres coexistent dans deux mondes séparés : le royaume de Dieu au nord, à l'ouest et à l'est, le royaume du Mal au sud. Dans l'état médian le mélange de ces deux substances résulte de l'envahissement du royaume du Bien par le royaume du Mal. Dieu pour le combattre crée son fils, l'Homme primordial qui est vaincu et dévoré par les démons. Dieu, pour sauver la bonne part, tend sa main droite à l'Homme primordial et le hisse hors des Ténèbres. Mais son âme y est demeu-

rée et, afin de la sauver, Dieu construit le monde sensible avec trois sortes de substances lumineuses : le soleil, la lune et les étoiles. Le reste est ténèbres. Les maux proviennent de cet hybride de substances incompatibles présentes en chaque chose, en chaque être. Notre devoir est de contribuer à la séparation salutaire. Le renoncement au monde matériel libère les parcelles de lumière captive dans la Matière. Préceptes de l'abstinence : sceau de la bouche (nourriture-viande-vin- et de la parole sale) ; le sceau de la main (action cupide) ; le sceau du sein (commerce charnel, procréation comprise).

Chapitre XV du cahier consacré à Mani. Lourdeur de signification du gris. Le cône de lumière et l'obscurité. L'attraction du noir et la nuit de la vision, nuit d'équinoxe, instant où le jour est équilibré par la nuit. Tension dramatique ? La tâche suprême dans ce monde est de séparer la lumière de l'obscurité : « séparer le grain de la balle ». L'homme a été créé par Satan ; Caïn et Abel ne sont pas les fils d'Adam mais de Satan et Eve ; désir sexuel et procréation sont asservis à la Matière. Adam est sauvé par un des fils de Dieu qui le réveille pour la Gnose.

Châtiment de Krapp qui échoue en tout mais le moyen mécanique lui permet de rendre accessible à tout moment l'instant sublime de sa vie sentimentale, mais justement cette mécanisation le dépouille de son côté sublime. Transfert de ses sentiments sur ce moyen mécanique lui-même. Le magnétophone « compagne de la solitude, agent masturbateur ».

Dans *Comment c'est* le parleur sait que ses paroles sont notées par un scribe (p161). Dans *L'innommable*, bien que ce soit le protagoniste qui parle, il a la sensation que quelqu'un écoute et peut-être note ce qu'il dit.

jeudi 24 novembre 2005

Richard Berry donne un rein à sa sœur. Beau geste. Il fallait quand même qu'une caméra en fût témoin. J'ignore si l'opération sera filmée.

La voix, la disjonction du voir et du parler, mais c'est une problématique venue du cinéma. Il faudrait inventer la notion d'échoïsme, comme on parle de narcissisme.

vendredi 25 novembre 2005

La littérature comme tache sur le silence. Ce désastre est annoncé par Jean Paulhan dans l'idée de terreur dans les lettres, dont je fus pas mal victime. Je

devrais relire *Les fleurs de Tarbes*. La hantise du silence. Toute ma vie : ce « silence prudent » dont se moquait Boileau à propos de Valentin Conrart, homme de lettres fameux, premier secrétaire perpétuel de l'Académie française, et qui n'avait rien écrit, ou plus près de nous Jacques Vaché, poète absolu, parce qu'il n'avait rien écrit. Sartre : « c'est que le silence, comme dit Heidegger, est le mode authentique de la parole. Seul se tait celui qui peut parler. »

Valéry : le poète est un ingénieur construisant « une sorte de machine à produire l'état poétique au moyen des mots » (« Poésie et pensée abstraite »)

L'appareil photographique trouvé par le narrateur sur les gradins du stade de Wimbledon : quête de Balzen (cf « le moyeu vide autour duquel tournent les rayons », Lao Tseu), l'écrivain qui n'écrit pas. Daniele Del Giudice.

samedi 26 novembre 2005

Comme si je devais repartir de la fin du *Théâtre feuilleton* où nous nous étions interrogés sur la question de savoir ce que c'était de dire je. Benveniste : « est je qui dit je ». Et me voici en plein Beckett, avec cette question : et après, s'il y a un après pour quelqu'un comme moi. Dramaturgie de l'adieu. Prendre congé de quelque chose. Mais quand on voit les moyens dérisoires du théâtre, sans plus aucun prestige social, ni rien. Faut-il que je pamphlétise un peu pour le moment où ressortira le spectacle d'Avignon à Chaillot ? Ce ne serait pas mal venu. Surtout si ce sont mes adieux. Comment s'orienter ? toujours la même question. « je dis je en sachant que ce n'est pas moi » *L'innommable*

Un livre à chaud (je veux dire au débotté ou au pied levé, ce qui n'est pas la même chose) ou un livre après fermentation comme *Le T et son tr*. Qu'est-ce que je pourrais dire vite fait mal fait et chez qui, avant avril 2006 ?

Les philosophes et Beckett : *On achève bien les hommes* de Dany-Robert Dufour. Des inconvénients de la mort de Dieu.

Freud : « Etant préparés à renoncer à une bonne part de nos désirs infantiles, nous pouvons supporter que certaines de nos espérances se révèlent comme étant des illusions. » (DRD 271) C'est évidemment dans *L'Avenir d'une illusion*.

La religion comme névrose collective ou sociale ; il n'y aurait pourtant qu'un traitement individuel possible, la cure analytique. Mais s'il n'y a que la cure pour sortir les gens de l'illusion, ça fait du monde qui restera dedans. Comme

dit Dany, est-ce que le néotène moyen peut vivre sans Dieu ?

Il y a l'hypothèse de DRD que l'œuvre de Benveniste et celle de Beckett fassent système.

Le sujet post-moderne est celui qui ne se réfert plus à un Grand Sujet. Ne se soumet plus au grand Sujet. Le sujet démocratique par excellence.

« je dis je en sachant que ce n'est pas moi » *L'innommable*

Sur Echo et Narcisse, voir Thomas Hunckeler *Echos de l'ego* (L'Harmattan 1998)

« Je ne vois pas en quoi la bonté peut servir de fondement ou de commencement à quoi que ce soit. Faut-il que je serre les dents pour être désintéressé ? Comment puis-je être utile alors que je ne peux répondre de moi et ne dispose pas de moi ? Le démon –*pretiosa margarita*- m'infligera-t-il tant soit peu moins de suées, frissons, crises de panique et de colère, rigueurs et emballements cardiaques parce que mes motivations sont altruistes et le bien-être d'autrui, ma préoccupation ? *Macché* ! Ou bien y a-t-il moyen de mettre la douleur, la monstruosité et l'incapacité au service d'une cause méritante ? Va-t-on exiger à tout prix une crucifixion pour laquelle il n'y a pas de demande ? Lettre à MacGreevy (JK 246)

dimanche 27 novembre 2005

L'épanorthose est une figure syntaxique qui consiste à reprendre et corriger la formulation d'un membre de phrase .

lundi 28 novembre 2005

Beckett dit de certains de ses poèmes qu'ils ont un caractère *facultatif* parce qu'il ne serait pas très différent s'il ne les avait pas écrits. Quel homme serais-je si je n'avais pas fait les spectacles de ces dix dernières années ? Quelle en était la nécessité ? Je n'en sais rien dans la stupeur dans laquelle je me trouve aujourd'hui.

samedi 3 décembre 2005

En pleine thalassothérapie au Touquet ; cela ne me rend pas bavard. J'ai pris du Beckett ; je relis *L'Innommable* et je continue la lecture de la biographie assez plaisante de Knowlson, moins pénible que celle de Beir. Bientôt je connaîtrai mieux la vie de Beckett que la mienne propre : je ne connais même pas la

date de ma mort, et j'ai presque tout oublié de ma vie. Et je ne sais pas encore inventer mes souvenirs.

lundi 5 décembre 2005

De nobis ipsis silemus : SB cite cette phrase dans *L'innommable* Kant l'avait mise en exergue de sa *Critique de la raison pure*. On ne parle pas de soi dans la science. Science= silence sur soi. SB retourne la science.

lundi 12 décembre 2005

Terminé ce matin tôt la biographie de SB par James Knowlson qui me réconcilierait avec l'art de la biographie. Autant je n'avais pas aimé le livre de Deirdre Bair qui faisait de Sam un type pas très avenant dont on n'a pas envie de lire la littérature. J'ai lu ça, captivé comme par un roman. Je connais désormais la vie de Beckett mieux que la mienne. Curieuse, la passion du biographe. On lit comme si on ne savait pas comment cela allait finir. C'est assez réussi. La vie de Beckett conforte quelque chose de moi, mais quoi ? Contre le Herrdoktorisme ? (577)

Certains poèmes : « je ne me serais pas trouvé plus mal de ne pas les avoir écrits » Qu'est-ce que la nécessité intérieure ?

mardi 13 décembre 2005

Mon numéro sur le clonage du Christ. Yves Boisset et Didier van Cauwelaert à partir du suaire de Turin. Canal +

France 3 : les suicidés de l'ordre du temple solaire

France2 : 1905 l'histoire de l'institutrice qui sait séparer ses convictions religieuses privées et le service public et laïc. Le frère promis à un bel avenir scientifique mais empêché par ses convictions religieuses. C'était le *Parisien* de lundi.

Je vous donne aussi le site du Dalai Lama : www.dalailama.com

Un type qui adore Racine et qui déteste Corneille ne peut pas être vraiment méchant.

J'aimerais...

J'aimerais consulter les notes sur la vache que Beckett écrivit pour Joyce

J'aurais aimé être là quand Beaufret parlait philosophie à Beckett...

J'aimerais lire les notes de Beaufret sur le *Traité des passions* retrouvées chez Beckett

Rien n'est plus réel que rien. Démocrite.

La voix de Stentor de Pozzo qui esquinte les couilles de Blin et fout la pagaïe dans sa vie sexuelle.

La Dernière bande

Nous avons pas mal parlé de l'écriture. Mythe de Theuth et Derrida ; la question de la mémoire. Et toujours la question de la maîtrise du temps. Voir Augustin et la *distention de l'âme*. Livre XI des *Confessions*. Voir Ricoeur. Et la fable chez Aristote. Composition d'une intrigue. Ça explose avec le magnétophone, ça tenait avec l'écriture ou ça tenait à l'écriture. Il n'y a peut-être plus de figuration. J'ai parlé la semaine dernière un peu longuement de la défiguration. Il n'y aurait plus d'intrigue.

S'écouter ou se regarder. Ou se lire ?

Augustin : « si en effet les choses futures et les choses passées sont, je veux savoir où elles sont. » Dans la boîte.

Aristote et la compréhension narrative. Mimésis dynamique. C'est une production. Tension entre mimesis et coup de théâtre (péripétie)

Identité narrative

Tous ceux qui tombent (angl)

La radio a captivé son imagination.

« Jamais pensé à la technique du théâtre pour la radio, écrit-il à Nancy Curnard, mais au plus profond de la nuit m'est venue une belle idée horrible pleine de roues qui grincent et de pieds qui traînent, d'essoufflements et de halètements qui pourrait –ou pas- aboutir. » (JK 546)

+échanges d'imprécations de Brighton Road à la gare de Foxrock, vieilles juments apathiques et prêtes à mettre bas rossées par les villageois, et le diable qui titube dans le fossé – souvenirs d'enfance. (ibid)

Noms de personnes. Allusion à l'enfance protestante de B. *God bless*.

Verset 14 du Psaume CXLV : « L'Éternel soutient tous ceux qui tombent. Et il redresse tous ceux qui sont courbés ».

La foi de Frank ne lui a été d'aucun secours.

jeudi 15 décembre 2005

Beckett n'aime pas l'opéra ; pourtant il est musicien et s'intéresse à la voix. -pas cette voix-là.

Il faudra revenir sur la traduction d'Homère par Bérard.

dimanche 18 décembre 2005

Winnie : « on perd ses classiques. (*Un temps*.) Oh ! pas tous. (*Un temps*.) Une partie. (*Un temps*.) Il reste une partie. (*Un temps*.) Ça que je trouve si merveilleux, qu'il vous en reste une partie, de vos classiques, pour vous aider à tirer votre journée. »

L'abîme, c'est le moi. Le moi qui intériorise tout ce qu'il touche. Et j'ajoute : qui le détériore.

Une phrase forte de B Clément : le lecteur beckettien est voué au solipsisme de Samuel Beckett. (362)

« Je ne dois mon existence à personne. »

mercredi 21 décembre 2005

« Quelle malédiction, la mobilité » *Oh les beaux jours* p54

« Willie, je t'en supplie, qu'est-ce que c'est, un porc ? » p55

Je trouve, en discutant au téléphone avec Butel, le titre de notre ouvrage, en réponse à *Sur le pont d'Avignon* de l'autre penseur de la « Grande gauche » (sic) : *Sous la charmille de la Chartreuse*.

Butel qui m'appelle pour me dire qu'il a vu une photo de *Oh les beaux jours*, de Madeleine R avec un chou.

Je relis Beckett jusqu'à ce qu'ennui s'ensuive. C'était un peu le cas pour finir *L'Innommable*. Du mal quand même, ça patinait (ou foirait ?) ou je n'accrochais plus. Pas très drôle, la fin.

J'attaque *Mercier et Camier*. Ce qui n'est pas inintéressant, c'est cette pluie. On pourrait faire pleuvoir, ou partir d'un bruit de pluie. Bande son : une pluie incessante qui se transformerait en musique.

vendredi 23 décembre 2005

Centenaire de ma mère. Avec qui je n'ai rien partagé. Je veux dire rien de mon travail, rien de ce que je me suis inventé.

Lire, ça ne suffirait pas ? Beckett et les bouses de génisse, je dis bien génisse. Les mesures de sauvegarde, si je me dis qu'il faut continuer le théâtre (quelle expression !), ne pas couler, quoi proposer qui soit un peu intermédiaire et faisable. Une anatomie Beckett ? *Beckett's memory and factory*. Ou Bacon *L'Atlantide* ? Ou j'abandonne un peu la science et me consacre à la littérature. Dante ? Déjà fait. Palimpsestes. Mais ne pas faire du Beckett.

Il faudrait trouver une idée simple. Pour gagner du temps avant de trouver un nouveau projet (ou ne pas le trouver).

lundi 26 décembre 2005 (La Roque)

rien ne change vraiment : Jean-Pierre Dérien nous fait écouter du Boulez, la nouvelle version du *Marteau*. Et lecture des écrits chez Bourgois : *Regards sur autrui* (26 euros) et *Leçons de musique*. En écoutant cela, je me dis qu'un artiste ne peut pas être, comme je le suis par rapport au théâtre, en dehors de sa tradition, presque en dehors de sa profession. Je ne fais pas le même métier que les autres. Je n'appartiens pas à l'art du théâtre. Ces lignes iraient mieux dans le *Théâtre et son trouble*.

Puisque j'écris ici, cherchant mes ressources (non à me re-sourcer, ressourcer ?) ; est-ce que tout cela est plein de virtualités ? Où je suis définitivement passé à côté ?

Les textes "rentrés" : celui sur l'Europe : je n'en ai pas, en fait, trouvé le centre de gravité ou la perspective. Je saurais expliquer comment je suis européen (et pas mondial, par exemple) : c'est un fait, pas un devoir. Ce n'est pas une obligation, même politique, seulement une détermination (donc une négation, voire plusieurs). Je n'ai pas à être européen (comment peut-on être européen, c'est trop ou pas assez). De toute façon, il faut soit en sortir (aller au grand air faire des rencontres) ou épuiser le sujet. Beckett. Exalter une culture tragique ; la part que le grand théâtre a joué avec la raison. C'est bien général, j'en suis conscient, mais je ne sors pas de là.

Autre texte rentré : celui que j'aurais pu faire sur Avignon 2005, puisque je peux dire que j'y étais. Pourquoi je ne me suis pas senti vraiment concerné ? À cause du grand bond en arrière ? Le dégoût de toute nouveauté, l'exaltation du connu ? Ni d'un côté, ni de l'autre. La ligne de partage pas là où l'on croit.

mardi 27 décembre 2005

27 déjà. Le A de mon clavier est effacé ; cela fait tache, m'agace. Tache en creux. Je suis de plus en plus maniaque. L'ordre. J'écoute Starobinski à la radio. La haute culture qui ne doute pas de la culture, qui croit encore qu'elle existe. Fond de croyance. Je l'envie ; il a de la chance, un monde, une bulle. On ne lui reproche pas d'être élitaire. On a encore le droit d'être érudit. On trouve qui à vous écouter. C'est correct, cette phrase ?

À part les textes rentrés, le projet « Banquet » ; mais il faudrait le présenter à

qui ? Et le prévoir pour quand ?

Est-ce ici que je dois expliquer mon rapport à Beckett ? Ça commence avec le *Faust*, c'est-à-dire avec la question de la vexation. La science et l'art (pas le scientisme et pas l'esthétisme qui sont des produits de substitution de la religion). L'origine et la fin (ça va finir), c'est la même chose. La fin de *Le hasard et la nécessité*.

Que la naissance équivaille à la mort, voilà l'atteinte beckettienne au principe de non-contradiction. Ceci aussi : que les clochards beckettien sont les contraires, les inverses, les négatifs de Faust, humainement s'entend. La réplique au faustisme, l'antidote peut-être.

mercredi 28 décembre 2005

Pas trop d'accord avec la manière dont Butel envisage le livre. Trop polémique, trop circonstancié, la circonstance étant Debray. Debray, il ne faut pas en parler, parce que ce n'est qu'un parleur. Je ne suis pas médiologue, mais j'ai compris que celui qui occupe les médias fait l'événement. L'affaire Avignon 2005 a trouvé son Zola : un médiologue (le type qui tout seul a inventé une discipline, ce n'est pas tous les jours) nous explique le scandale du théâtre contemporain ; ce n'est plus comme en 1956 ! Je pense que toutes ces remarques offusquées sont celles d'un esprit vieillissant qui sent que la réalité lui échappe. Et les critiques au lieu de juger (ce n'est pas très fatigant) devraient déjà rendre compte, tâcher de faire comprendre ce qui se passe aux citoyens qui ne vont pas au théâtre ; ceux qui y vont se foutent de ce que disent les critiques ; les critiques sont des communicateurs. Ils ne décident pas du beau ou du laid mais de l'importance d'un spectacle : première page ou non. C'est quantitatif. Si on te dit que tu as un bel article dans *Libé*, cela se mesure à la place qui est donnée au rédacteur par sa hiérarchie ; O/1. Si on voulait véritablement connaître la situation de la critique et partant du théâtre, il faudrait avoir les minutes des conversations entre un critique de journal et sa rédaction en chef et connaître les arguments du critique pour obtenir de la place. Vous remarquerez que la presse écrite (et il n'y a plus guère que dans la presse écrite qu'il est question de théâtre et peut-être que la disparition de la presse écrite, un effacement probablement, verra aussi un effacement du théâtre, ils sont liés, liés à l'écrit)

La polémique sur l'art moderne : comment je ne veux pas me faire enfermer dedans. Ce n'est pas mon affaire ; je n'ai pas à faire l'opinion. N'en ai du reste

pas les moyens. La polémique me paraît, non pas dérisoire, tout débat autour de l'art peut avoir son intérêt, mais ce débat en l'occurrence me semble encore plus nul que l'art qu'il dénonce. En tant qu'artiste, je ne m'intéresse pas à la place de l'artiste dans la société, (m'intéresserait plutôt la place de l'art dans la société, vieille lune) mais à des tas de choses de la vie et du monde par les moyens du théâtre. Pas un théâtre des idées pour autant, mais des idées de théâtre que je vais chercher loin du théâtre.

Pour moi, il faut que tous ces matériaux m'aident à trouver des formes à moi ; c'est tout ce que je peux faire. Je suis là pour ça, pas pour donner des leçons. Maintenir même de manière minoritaire une espèce d'activité (peut-être pour mémoire), maintenir le niveau d'exigence aussi. Mais c'est vrai que je me sens bien seul, sans « poissons pilotes ».

Sous la charmille de la Chartreuse. Comment avancer. Ce sont quatre soirées « d'après improvisations » : la difficulté, c'est de bien trouver les matériaux. L'organisation viendra d'elle-même. Éviter trop de polémique : montrer que nous pensions à autre chose, notre petit bonhomme de chemin dans l'indifférence pour le tapage de l'autre côté du Rhône. Ce que j'ai à dire : sur le festival 2005, quelques vacheries en passant. Contre les consommateurs, contre les pèlerins. L'idée que le festival est la chose du public, autant qu'une chose publique ou affaire d'Etat.

Répondre à l'élitisme (langue de bois), le mal qu'a fait la formule malheureuse de Vitez. Répondre sur : violence, image et texte. Là n'est pas la ligne de partage. Exercice de lucidité, pas de transparence pour autant.

SB :

« Car le seul moyen de parler de rien est d'en parler comme de quelque chose, comme le seul moyen de parler de Dieu est d'en parler comme d'un homme, ce qu'il fut bien sûr, en un sens, pendant un bout de temps, et comme le seul moyen de parler de l'homme, même nos anthropologues l'ont compris, est d'en parler comme d'un termite. » *Watt* p78

« La chose que je n'arrive pas à dire, on peut ne pas y arriver de bien des manières ». (*Trois Dialogues* p27)

jeudi 29 décembre 2005

Où mettre les textes rentrés ? Dans *Th et son tr* ? Pas mal à condition de ne pas trop différer la publication. Ce qui ferait de cet ouvrage un vrai pot-pourri de formes : l'essai, la lettre, la communication plus ou moins foireuse, le dia-

logue, le scénario, le journal de travail. Ce n'est pas la même chose que le roman théâtral (théâtre complet) la littérature des spectacles, au moins de la majorité d'entre eux, à organiser autour de figures tutélaires :

1-Montaigne (qui comprend Spinoza, l'Arétin, Shakespeare et Lucrece), c'est la partie Renaissance.

2-Kafka

3-Descartes et la pathétique.

4-Turing

5-Darwin (mais qui se cachait d'abord dans Ovide).

Ce serait *Théâtre incomplet*

Plus le petit ouvrage sur la Chartreuse : *La Charmille*

vendredi 30 décembre 2005

S'il faut encore faire ce livre d'après théâtre, c'est que celui-ci ne suffisait pas. C'est la critique la plus sévère qu'on peut lui faire. Le texte sur Avignon 2005 serait plus développé dans *Th et son tr* que dans la charmille ? Pas trop envie non plus de m'appesantir sur cette affaire. Mais à qui proposer la *Charmille* ? Ou le tout ? L'Arche ? Pourquoi pas ? Sur le théâtre : un recueil ; serait-il distinct de le *Th et son tr* ? *Théâtre incomplet* : ça, c'est de plus longue haleine, et en pendant avec *Comme un voisin comme un arbre*. Parce que ça a une origine commune.

Il faudrait avoir cette activité de lire du théâtre.

Mais pour tout ça, il faut se désentraver.

Et le chantier Beckett ? Beckett en chantier. Comment travailler là-dessus ? Lié à la question de savoir s'il faut continuer à faire du théâtre, et comment ? Je n'ose dire : pourquoi ? Le maximum de société possible, de rapport à la société. Mon enseignement toutes ces longues années, enseignement, un grand mot, fut un monologue que je n'écoutais pas moi-même. Je n'ai pas rencontré grand monde. Aucun collègue (mot affreux), quelques étudiants (pas des enseignés). Enseigner, c'est faire des signes. Ou faire signe : j'ai tâché, dans mes meilleurs jours, de faire signe à quelques-uns. Mais très peu de mes professeurs m'avaient fait signe. Ce ne sont même pas des professeurs qui ont fait de moi un intellectuel : ce sont mes parents, mon père parce qu'il en était un, ma mère parce qu'elle n'en était pas (mais avait pour les intellectuels un curieux respect que son sens des réalités teintait d'indulgence), et sans doute Kuentz qui a fait de moi un littéraire (encore que les professeurs de mathéma-

tiques y aient aussi largement contribué, et sans le vouloir). Tout est passé par les livres. À Backès près.

Il y a le tombeau de Beckett, mais ce n'est pas trop drôle ; ou alors il faudrait voir comment il parle des autres- des écrivains (Proust, Joyce) ou des peintres. Voir comment il parle de ce qu'il respecte. Est-ce que le tombeau, cela reviendrait au même que le portrait ? Ce qui reste d'une biographie déchirée en mille morceaux. Une narration chorale ? Comment choraliser Sam, que les comédiens le prennent pour eux. S'emparer de sa voix, en faire comme dans *Compagnie* une voix qui s'adresse à eux. Trouver un dispositif pour ça. Il faudrait en février faire une grand *partition 0* où ils iraient piocher. Cette partition : *Mon Beckett*. Ou déchirer la poupée pour voir ce qu'il y a dedans : Dante, Schopenhauer, Samuel Johnson, Descartes, etc. Il n'y aurait dans cette hypothèse pas un mot de Beckett. Bien fait pour toi, Irène. « Occasion : l'ensemble d'antécédents dont le tableau se veut le conséquent » (*Trois dialogues* p25)

Quelque chose comme la consternation (c'est mieux que le désastre).